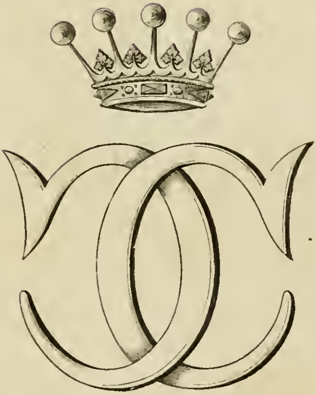
6
157



Panshanger.

EMILIE

ET

ALPHONSE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

EMILIE
ET
ALPHONSE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

A PARIS.
Chez GIDE, libraire, rue Christine, No. 3.

AN XIII. — 1803.

PQ
2429
S6E5
1805
t.3

UNIVERSITY OF TORONTO
AUG 20 1970
LIBRARY

EMILIE ET ALPHONSE.

LETTRE LXII.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

19 juillet 176..

Aujourd'hui, Alphonse a paru effrayé de l'engagement qu'il avait pris la veille. Il me suppliait d'en différer l'exécution : mais ne faut-il pas que je connaisse ses chagrins pour les adoucir? Aussi ai-je été inexorable : je lui ai rappelé que ma confiance avait précédé la sienne, et j'ai réclamé sa parole. Après un pro-

fond soupir, il a commencé le récit de ses peines.

« Tous mes maux viennent de ce » qu'après m'avoir élevé avec l'in- » dulgence la plus imprévoyante, » mes parens ont voulu disposer de » mon sort avec l'autorité la plus » arbitraire. Don Louis d'Al***, » frère du duc d'Al***, mon père, » vit à Paris une jeune personne » qu'il aima, à laquelle il inspira le » même amour, et qu'il épousa, » quoiqu'elle fût d'un rang fort in- » férieur au sien. Notre famille fut si » irritée de ce mariage, que mon on- » cle n'osa point retourner en Es- » pagne. Il se fixa en France avec sa » jeune épouse, et en eut un fils et » une fille.

» D. Louis donna à son fils l'a- » mour et l'exemple de toutes les

» vertus. Justement indigné de l'orgueil de ses proches, il chercha à le rendre inaccessible aux préjugés, principalement à ceux que le vulgaire attache au hasard de la naissance. Au milieu d'une éducation qui devait lui aplanir les difficultés de la vie, ce jeune homme fut attaqué d'une maladie qui l'enleva en peu de jours. Les regrets de ses parens ne sauraient s'exprimer, et ne purent s'adoucir.

» Don Louis voulut que sa fille, qui avait toujours assisté aux leçons de son frère et à ses lectures, continuât les mêmes études. C'était le même emploi du tems; et quoique chaque minute, chaque pensée vînt déchirer son cœur, don Louis ne se plaisait qu'à se retracer les habitudes de son fils et à en

» ranimer le souvenir. Sa fille profita
» de cette éducation : elle joignit aux
» grâces de son âge et de son sexe,
» des talens et des connaissances qui
» eussent fait honneur à des hommes
» éclairés ; mais en même tems son
» esprit et son caractère prirent des
» idées fortes et indépendantes, qui,
» si elles rendent supérieur au mal-
» heur, l'attirent quelquefois.

» Un parent très-éloigné laissa à
» don Louis une succession qui le
» força à retourner en Espagne, il
» y a environ trois ans. Aussitôt
» après son arrivée, il vint voir mon
» père, qui le reçut avec une poli-
» tesse glacée ; cependant il m'or-
» donna de saluer mon oncle. Je m'en
» acquittai comme un jeune homme
» qui depuis l'enfance n'avait cessé
» d'entendre parler des fautes d'un

» parent qu'on aurait dû lui appren-
» dre à respecter : je lui fis donc
» une de ces petites révérences, moi-
» tié protectrices, moitié indulgen-
» tes, à laquelle il ne répondit que
» par un sourire de pitié. Sa visite
» fut courte; mais en partant, mon
» oncle ayant demandé à son frère
» s'il viendrait voir sa belle-sœur et
» sa nièce, mon père lui répondit sè-
» chement qu'il m'enverrait leur ren-
» dre mes respects; et je remarquai
» qu'il reconduisait don Louis avec
» ces froides cérémonies qui repous-
» sent toute intimité.

» Dès que nous fûmes seuls, mon
» père m'apprit que le sien, indigné
» du mariage de don Louis, lui avait
» fait jurer en mourant de ne jamais
» voir sa belle-sœur ni ses enfans :
» *Mais*, ajouta-t-il, *je serai moins*

» *sévère que lui; d'ailleurs il pou-*
» *vait punir son fils, et je n'ai que*
» *le droit de blâmer mon frère.*
» *Allez donc leur rendre vos devoirs;*
» *s'ils ne sont pas chez eux, votre*
» *tâche sera remplie : si vous les*
» *trouvez, ne restez qu'un instant,*
» *parlez peu ; et qu'ils s'aperçoi-*
» *vent bien que le respect seul pour*
» *le nom que je ne puis leur ôter,*
» *est le motif de votre visite.* Deux
» jours après, je partis avec ces ins-
» tructions, que j'étais bien résolu
» de suivre, car j'avais hérité de tout
» l'orgueil de ma famille. Mon oncle
» me présenta à sa femme sur la-
» quelle je ne daignai point lever les
» yeux. Je m'assis, regardant autour
» de moi d'un air distrait, ne répon-
» dant que par des monosyllabes que
» je consentais avec peine à articuler.

» Dans l'espace de dix minutes, je
» regardai plusieurs fois à ma mon-
» tre; ma tante, fatiguée, je crois,
» de tant d'impertinences, me dit
» avec une douceur imposante : *Il
» me semble que vous avez peu
» de momens à nous donner; pour
» ne pas vous retenir davantage,
» je vais faire venir ma fille, qui
» veut faire connaissance avec vous.*
» Elle sonna; aussitôt on ouvrit la
» porte de sa chambre, et j'entendis
» la marche d'une personne si légère,
» que je ne la sentis s'approcher que
» par le mouvement de l'étoffe dont
» elle était vêtue. Je levai les yeux
» pour la première fois, et je vis ma
» cousine dans tout l'éclat de la jeu-
» nesse et de la beauté. A la vue de
» Camille je ne fus plus le même :
» elle me parut céleste; mon cœur

» la reconnut aussitôt pour ma plus
» proche parente, et la désira pour
» amie. Sa présence me réconcilia
» avec sa famille, me fit sentir le ri-
» dicule de ma conduite, mais sans
» oser en convenir; car un des plus
» dangereux effets de la vanité, est de
» nous empêcher d'avouer les fautes
» qu'elle nous a fait commettre.

» J'étais resté debout, lorsque ma
» tante, que la présence de sa fille
» avait adoucie, se rapprocha de moi
» en me disant : *J'ignore les préven-*
» *tions dont on a pu entourer votre*
» *enfance. Quant à moi, respectant*
» *les droits d'une branche aînée, je*
» *n'ai cessé d'apprendre à ma fille*
» *que, malgré votre jeune âge,*
» *elle doit toujours vous considérer*
» *comme son protecteur naturel :*
» *et j'espère que lorsque je ne serai*

» *plus, vous serez unis comme*
» *des parens aussi proches doivent*
» *l'être.* — Lorsqu'elle ne sera plus!
» repris-je intérieurement; et je me
» sentis de l'inquiétude pour cette
» même personne qu'un instant au-
» paravant j'aurais voulu n'avoir ja-
» mais existé.—*Pourquoi*, lui deman-
» dai-je avec un embarras aussi nou-
» veau que mon intérêt, *pourquoi ne*
» *jouiriez-vous pas d'une union que*
» *vous avez préparée?* — *Ma faible*
» *santé n'a pu résister à la perte de*
» *mon fils!*—*Ah! ma mère*, reprit
» Camille, *mes soins vous rendront*
» *heureuse, et le bonheur vous rendra*
» *la santé.* — Alors j'osai prendre la
» main de ma tante, et lui demander
» si je ne pourrais pas aussi contribuer
» à sa tranquillité.—Mon retour parut
» la toucher; elle me fit asseoir près

» d'elle, causa long-tems avec moi,
» devina tout ce qui avait pu m'inté-
» resser jusqu'alors, m'en fit parler,
» chercha à me plaire, à moi jeune
» homme qu'on n'avait encore traité
» que comme un enfant; à moi, qui
» avais eu l'intention de l'offenser; à
» moi, qui pour la premiere fois
» sentais mon âme et le premier
» frémissement de l'amour. Cette
» visite que j'avais eu l'intention de
» borner à peu de momens, se pro-
» longea plusieurs heures sans que
» que je m'en aperçusse. Chaque
» instant me découvrait un charme
» nouveau dans Camille, un nou-
» veau trait de bonté dans sa mère.
» Bientôt je craignis de n'être plus
» admis chez elles, et je leur de-
» mandai avec instance la permission
» de revenir les chercher. Mon oncle

» ne répondit point; mais ma tante
» s'empressa d'assurer qu'ils seraient
» tous bien aises de me revoir.

» En les quittant, j'allai dans plu-
» sieurs assemblées, non par goût,
» mais pour voir mon père le plus
» tard possible. Je craignais qu'il ne
» s'aperçût de mes nouvelles dispo-
» sitions; il me semblait que mon
» visage devait être aussi changé que
» mon âme. Partout je portais le sou-
» venir de Camille; partout je me
» trouvais seul au milieu du monde.
» Ce fut dans la foule que je réfléchis
» pour la première fois. Je m'effrayai
» de l'orgueil qu'une grande nais-
» sance inspire; j'en craignis les sui-
» tes : car j'entrevoyais déjà qu'il n'y
» avait plus pour moi de vrais biens
» que ceux que Camille partagerait,
» de vrai malheur que celui d'être
» éloigné d'elle.

» En me revoyant, mon père, loin
» de deviner mes sentimens, me plai-
» gnit de la visite que j'avais été
» obligé de faire, et crut me consoler
» beaucoup en disant qu'il serait inu-
» tile de la répéter. Il ne me fit au-
» cune question sur la famille de son
» frère.

» Le lendemain je retournai chez
» mon oncle ; il en parut surpris, et
» me demanda si son frère était ins-
» truit de mon empressement. Après
» un peu d'embarras, je lui avouai
» que mon père conservait encore les
» préventions que le sien lui avait
» inspirées ; mais que j'espérais un
» jour les voir finir, et je lui deman-
» dai la permission de l'en dédom-
» mager par mon respect. Mon oncle
» me regarda avec étonnement ; et
» après un assez long silence, il me

» dit : *Jeune homme, tu dois plus*
» *à ton père qu'à moi ; ainsi ne te*
» *laisse pas aveugler par une ap-*
» *parente générosité. On n'a pas*
» *plus le droit de blâmer son père*
» *par ses actions que par ses paroles.*
» *Si d'anciens préjugés, une lon-*
» *gue haine l'éloignent de nous, ne*
» *viens point, mais reste indifférent ;*
» *respecte sa conduite sans l'approu-*
» *ver. Aux yeux des honnêtes gens,*
» *le silence d'un fils ou d'un ami*
» *exprime assez ce qu'il ne lui est*
» *pas permis de dire.* — Ma tante vint
» encore à mon secours : elle promit
» pour moi que dès que mon père
» expliquerait ses volontés, je m'y
» soumettrais sans murmures : *Mais*
» *si*, ajouta-t-elle, *cet excellent*
» *jeune homme allait devenir le lien*
» *qui vous rendît les affections d'un*

» *frère, mon ami, ne vous opposez*
» *pas à ses bonnes intentions.* —
» *Oui,* repris-je vivement, *au pre-*
» *mier mot de mon père, je cesserai...*
» Un regard de Camille suspendit
» l'engagement que j'allais prendre; et
» je sentis une secrète joie de n'avoir
» fait aucune promesse. Mon oncle
» hésitait; mais vaincu par mes priè-
» res, par l'espoir que la réunion de
» notre famille rendrait sa femme
» plus heureuse, il consentit à me
» recevoir.

» Me voilà donc établi dans la mai-
» son de Camille. Mon âge, ma fi-
» gure rappelaient à don Louis le fils
» qu'il avait perdu. Pendant un mois
» je les vis chaque jour. Une fois
» j'arrivai à l'heure du repas : ils
» m'engagèrent à dîner avec eux; et
» depuis cet instant j'eus ma place à

» leur table, une place qu'on appelait
» la mienne, que personne ne pre-
» nait, que je retrouvais toujours,
» une chaise près de Camille, la place
» de son frère. En m'y voyant, don
» Louis et sa femme me tendirent
» leurs mains; je pris celles de Ca-
» mille, et dans mon émotion je les
» baisai toutes, en appelant don Louis
» *mon père*. Ce mot rouvrit sa bles-
» sure; il sortit de table, baigné de
» pleurs. Je me jetai dans ses bras;
» il m'y serra long-tems : *Mon fils,*
» *mon cher fils,* répétait-il bien bas,
» comme s'il eût craint de troubler
» l'enfant qu'il pleurait encore. Ce-
» pendant, après un long soupir, il
» fit un effort, et me dit : *Je vous*
» *adopte; puissiez-vous me fermer*
» *les yeux!* — Ma tante m'embrassa
» en pleurant; Camille, dont j'avais

» repris la main, pressa la mienne
» contre son cœur, mais ne me
» nomma que son ami. Probable-
» ment la crainte de réveiller la dou-
» leur de son père par une expression
» nouvelle, l'empêcha de me donner
» le nom de frère; mais sans m'en
» rendre raison, je fus bien aise
» qu'elle ne m'eût appelé que son
» ami.

» Pendant deux autres mois je ne
» cessai d'aller chez mon oncle. Il ne
» prévoyait pas le danger qui mena-
» çait deux âmes jeunes et vives. Ca-
» mille et moi entrions à peine dans
» notre vingtième année: son repos,
» le mien étaient déjà perdus sans
» retour; et don Louis ne soupçon-
» nait pas encore que nous pouvions
» nous aimer.

» Camille avait une hauteur de

» caractère

» caractère qui l'empêchait de me
» dissimuler ses sentimens, de dou-
» ter des miens. Je lui disais que je
» l'aimais; elle le croyait, et parce
» que je le lui disais, et parce qu'elle
» s'en trouvait digne. Dès que son
» amour répondit au mien, elle me
» l'avoua sans détour, sans honte et
» sans exagération. Alors nous fîmes
» tous les sermens qu'un premier
» amour inspire; il semblait qu'il ne
» pût y avoir entre nous d'engage-
» ment assez sacré, de lien assez in-
» time. Cependant j'obtins de Camille
» qu'elle n'instruirait ses parens de
» notre amour que lorsque j'aurais
» ramené mon père vers le sien. Hé-
» las! je ne doutais pas de son retour,
» dès que je l'entreprendrais. Que
» j'étais heureux! je croyais encore
» à tous les mensonges de la vie : je

» croyais au désintéressement, à l'em-
» pire de la nature, à sa voix qui sub-
» juguerait mon père. Dans ma cré-
» dule confiance, je pensai même au
» bonheur qu'il préparerait à sa vieil-
» lesse. Je le voyais soigné par Ca-
» mille, entouré de mes enfans; et
» ma félicité s'accroissait de toutes
» les promesses de l'espérance. Ah!
» pardonnez si je vous parle de ces
» premiers momens avec tant de dé-
» tails; c'est le tems le plus heureux,
» le seul tems heureux de ma vie! »

Alphonse s'arrêta, comme si là finissait son bonheur, et qu'il craignît d'avancer dans un récit pénible. Il me regarda plusieurs fois avant de se résoudre à reprendre la parole; mais voyant avec quelle attention, quel intérêt je l'écoutais, il fit un profond soupir, et continua:

« Tous les jours, dès que mon père
» était sorti, je courais chez mon on-
» cle, j'y passais ma vie. Mon père,
» qui savait que je sortais beaucoup,
» et que cependant on ne me voyait
» plus dans le monde, crut devoir
» me demander compte de mon tems
» et des sociétés que je fréquentais.
» Je ne sus que lui répondre. Il me
» semblait qu'indubitablement il al-
» lait nommer Camille, et me défen-
» dre de jamais la revoir. Aussi, lors-
» qu'à travers un long discours, je
» compris qu'il craignait que je ne
» me fusse livré à des sociétés hon-
» teuses, je fus transporté de joie, et
» lui répondis vivement qu'il avait
» bien raison; que je serais bien cou-
» pable. Enfin je parus si content
» d'être soupçonné, que mon père se
» persuada que je traitais ses sollici-

» tudes avec dérision, et me menaça
» de m'éloigner de Madrid, ou au
» moins de faire suivre mes démar-
» ches. Je m'empressai de lui pro-
» mettre que je serais plus sédentaire
» à l'avenir. — *J'ai toujours bien*
» *pensé,* me dit-il, *que ce n'était*
» *qu'une inconduite de jeune hom-*
» *me; mais pour vous faire aimer*
» *votre maison, j'ai résolu de vous*
» *marier.* — Cette idée m'épouvanta
» mille fois plus que la première. Je
» pâlis, chancelai : mon père, effrayé
» de mon changement, me fit asseoir
» à sa place, et se tint debout devant
» moi, en me regardant avec atten-
» tion. Sa surprise qui était visible,
» ses yeux attachés sur moi augmen-
» tèrent mon embarras; je couvris
» mon visage avec une de mes mains,
» ne sachant plus ce que je disais, ce

» que je faisais ; dans mon trouble je
» balbutiai qu'ayant passé plusieurs
» nuits à jouer, je me sentais faible.—
» *Comment, plusieurs nuits dehors!*
» s'écria mon père ; *mes gens m'ont*
» *dit que vous étiez toujours rentré*
» *à onze heures.* — Effectivement,
» ma tante ne veillant jamais plus
» tard, je m'en allais dès qu'elle se
» retirait. — *Mon fils*, me dit le duc,
» *vous me trompez, ou mes gens*
» *me trompent ; peut-être tous les*
» *deux.* — *Peut-être tous les deux*,
» repris-je indigné ; *voilà une assi-*
» *milation flatteuse !* Je m'élançai
» hors de la chambre, et laissai le duc
» suffoqué de colère et de surprise.
» C'était la première fois que je lui
» manquais aussi essentiellement ;
» mais ne pensant qu'à m'échapper,
» la peur même avait excité mon
» audace.

» Comme je vous l'ai déjà dit, mon
» père avait toujours satisfait aux
» petits désirs de mon enfance. Il
» me passait, disait-il, les fautes lé-
» gères, pour rester mon maître dans
» les occasions importantes. Mais il
» ne s'apercevait pas que les choses
» qu'il regardait comme des fantai-
» sies étaient les objets de mes vo-
» lontés les plus absolues; et que
» je ne le laissais disposer de moi
» dans les choses graves, que parce
» que je n'avais pas assez d'expé-
» rience pour y réfléchir. Ma sou-
» mission n'était que de l'insouciance,
» et ces fantaisies étaient mes pas-
» sions.

» Jusqu'à son premier amour, un
» jeune homme a peu l'envie de ré-
» sister : c'était donc la première fois
» que j'avais osé fâcher mon père,

» et que je l'avais vu réellement mé-
» content. Je courus dans ma cham-
» bre ; il m'y suivit aussitôt. Sa fu-
» reur était extrême ; il me parut un
» homme nouveau. Il m'effraya. Je
» voulus sortir.... *Restez*, me dit-il
» avec une voix de tonnerre, *restez!*
» mais il fut long-tems sans pouvoir
» parler. A la fin, craignant peut-
» être une explication, redoutable
» pour tous deux, il se borna à me
» demander si je voulais bien venir
» avec lui passer quelques jours à la
» campagne ; j'y acquiesçai par une
» profonde révérence. Il m'ordonna
» d'être prêt le lendemain matin, et
» en s'en allant, il tremblait encore
» de colère.

» A peine m'eut-il quitté que je
» sortis. Après mille détours, car je
» craignais qu'il ne me fît suivre,

» j'arrivai chez mon oncle. Il lisait » auprès du feu ; ma tante travaillait » à côté de lui ; Camille dessinait sur » une table peu éloignée. Ne pou- » vant lui parler, je pris une grande » feuille de papier, sur laquelle je » représentai mon père bien en co- » lère, et moi dans une attitude dé- » sespérée ; j'écrivis au bas : *Demain* » *je vous quitte, peut-être pour tou-* » *jours.* — Ma tante me demanda ce » que je faisais : je lui montrai de » loin mon dessin et le déchirai aussi- » tôt. Don Louis me reprocha en » riant de ne pas faire assez de cas » de mes ouvrages ; il revint près de » nous, et s'appuya sur le dos de ma » chaise pour me voir travailler.

» Ne pouvant plus rendre compte » à Camille de ma situation, j'ima- » ginai de peindre sa maison, la nuit

assez

» assez avancée pour que la lune eût
» déjà cessé de l'éclairer, et qu'une
» fenêtre au rez-de-chaussée se trou-
» vât dans l'ombre. Je dessinai en-
» core un jeune homme jouant de
» la guitare, et appuyé sur cette
» même fenêtre; puis négligemment
» je jetai ce dessin sur la table,
» comme si, n'ayant voulu que m'a-
» muser, j'allais travailler sérieuse-
» ment. Je me mis donc à faire une
» belle tête romaine, qui fixa toute
» l'attention de mon oncle; mais je
» ne perdis pas de vue Camille, qui
» prit le petit dessin, le regarda long-
» tems, et finit par placer une tête de
» femme à cette fenêtre ouverte. Elle
» le rejeta aussitôt sur la table: nous
» allâmes souper sans nous être parlé;
» mais nous nous étions entendus.

» A onze heures je partis : au lieu

» de rentrer chez moi, j'attendis dans
» la rue le moment où Camille pa-
» raîtrait. Dès que la lune fut de
» l'autre côté de sa maison, je me
» rendis sous la fenêtre; elle y était
» déjà; je lui appris la colère de mon
» père, et ce voyage imprévu. Ca-
» mille ne montra ni étonnement ni
» regret; elle trouva tout simple que
» mon père s'inquiétât de mes dé-
» marches, et qu'il voulût m'emme-
» nerpour avoir le tems d'obtenir ma
» confiance ou de surprendre mes
» secrets; à l'entendre, tout arrivait
» comme j'aurais dû le prévoir. Cette
» insouciance me blessa. *Mais*, lui
» dis-je peut-être un peu trop vive-
» ment, *s'il allait pénétrer notre*
» *amour, que lui répondre?* — Cette
» question l'offensa; elle me demanda
» si elle m'avait inspiré un sentiment

» dont je n'osasse pas convenir. —
» Je me plaignis de son injustice,
» mais sans parvenir à la calmer. —
» *Quels que soient les aveux ou*
» *les excuses que vous ferez à votre*
» *père*, me dit-elle avec une hauteur
» glacée, *ils décideront de notre*
» *avenir. Dites-lui, j'y consens, la*
» *vérité toute entière, si vous croyez*
» *que jamais l'homme d'honneur ne*
» *déguisa sa pensée; mais si vous*
» *jugez nécessaire de lui cacher*
» *vos sentimens, je seconderai votre*
» *prudence par l'oubli de votre*
» *amour.* — Je la suppliai vainement
» de me dire encore une fois qu'elle
» m'aimait; elle s'y refusa. *Non,*
» *non*, s'écria-t-elle, *nous avons pu*
» *nous livrer inconsidérément à des*
» *espérances trompeuses. Je pou-*
» *vais me flatter qu'un jour nous*

» *réunirions nos parens ; mais dans*
» *cet instant, où la volonté d'un*
» *père est près de se manifester, où*
» *peut-être elle va nous séparer sans*
» *retour, ne répétons pas des pro-*
» *messes qui aujourd'hui nous lie-*
» *raient à jamais, ou livreraient à*
» *des remords cruels celui de nous*
» *qui serait assez faible pour les*
» *enfreindre.* — Elle exigea seule-
» ment que j'écrivisse, chaque soir,
» ce que mon père m'aurait dit dans
» le courant du jour, ce que je lui
» aurais répondu, et elle s'éloigna.

» Le lendemain, je partis avec mon
» père. Il ne m'avait point dit où il
» me conduirait : je fus étonné de
» lui voir prendre un chemin qui
» m'était inconnu. Vers le soir nous
» arrivâmes à un magnifique châ-
» teau ; il appartenait au comte de

» C***, qui vint au devant de nous :
» sa femme nous reçut aussi avec le
» plus grand empressement. Mais
» toutes ces distinctions ne me flat-
» tèrent point. Je me mis tristement
» dans un coin à penser à Camille :
» des idées consolantes venaient se
» mêler à d'amères réflexions. La
» comtesse de C*** m'arracha à ma
» rêverie, en me proposant de faire
» de la musique avec dona Eléonore
» sa fille, qui venait d'entrer. J'y
» consentis par égard pour mon père,
» et j'accompagnai cette jeune per-
» sonne dans une salle où étaient di-
» vers instrumens. Tout le monde
» nous suivit. Mais c'était l'heure où
» Camille chantait aussi; son souvenir
» me rendit odieux le son de la voix
» d'Eléonore. La méthode de son
» chant me parut un art trompeur,

» qui devait se répandre sur ses
» moindres actions : si elle eût chanté
» plus simplement, j'aurais trouvé
» qu'elle n'avait ni talens ni goût.
» — Après avoir reçu de nombreux
» applaudissemens, elle vint s'asseoir
» près de moi, peut-être pour attendre
» les miens ; aussi allai-je à l'instant
» me placer à côté du piano qu'elle
» venait de quitter.

» Je voyais les yeux de mon père
» constamment occupés à me suivre.
» Quelquefois je me contraignais
» pour ne pas lui déplaire ; dans
» d'autres instans je n'étais pas fâché
» de le tourmenter un peu, puis-
» qu'il causait la contradiction que
» j'éprouvais.

» Le jour suivant, il ne me parla
» point de la scène que nous avions
» eue à Madrid, mais il me pria d'être

» plus aimable que je n'avais été la
» veille, et il me demanda bien fine-
» ment ce que je pensais d'Eléonore.
» Cette question confirma tous mes
» doutes, et me la fit prendre en
» aversion. Le soir il y eut un bal,
» où, quoique triste, quoique de
» la plus mauvaise humeur, je fus
» obligé de danser toute la nuit avec
» elle. Il fallait voir de quel air je la
» conduisais, comme j'affectais de
» ne pas la regarder, et avec quelle
» maligne joie je brouillais les con-
» tre-danses que je savais le mieux.
» Le lendemain, ce fut une autre
» fête; pendant la semaine entière
» il y eut chaque jour de nouveaux
» divertissemens. Partout je traitais
» Eléonore avec la même indiffé-
» rence. Quelquefois je voyais mon
» père prêt à entrer en fureur : mais

» n'ayant pas le courage de lui dé-
» clarer nettement que je ne voulais
» pas me marier, j'étais résolu de
» me faire rejeter par cette jeune
» personne, et d'obtenir ainsi ma
» liberté. J'espérais y parvenir, car
» la plus grande froideur avait rem-
» placé en elle cette inquiétude, ce
» trouble involontaire qui l'ani-
» maient lorsqu'on nous présenta
» l'un à l'autre. — Une jeune fille
» reçoit avec tant d'embarras l'époux
» qu'on lui destine, qu'Eléonore
» n'avait jamais osé fixer ses regards
» sur moi. Mais lorsqu'elle se flat-
» tait de n'être pas aperçue, je la
» voyais m'examiner avec attention.
» Plusieurs fois je l'avais surprise les
» yeux attachés sur des glaces d'où
» elle pouvait suivre mes mouve-
» mens...... alors je m'étais dérangé

» avec affectation. Bientôt, loin de » me regarder, elle détournait les » yeux lorsque le hasard m'offrait à » sa vue.

» Un soir que je m'étais retiré dans » le jardin où je me croyais seul, » je l'entendis venir. Je me cachai » promptement derrière des arbres, » auprès desquels elle vint précisé- » ment s'asseoir. *Non*, disait-elle à » une jeune personne qui paraissait » la plaindre, *non, ma chère, je* » *ne serai jamais heureuse avec* » *lui. Mon âme a besoin d'aimer et* » *d'être aimée. S'il ne m'avait pas* » *montré un si grand éloignement,* » *j'aurais hasardé de lui parler ;* » *mais il m'en impose. Mon père* » *refuse aussi de m'écouter ; il traite* » *une mutuelle affection de chimère,* » *les sentimens du cœur de folies,*

» *et m'assure qu'on ne mettra pas*
» *un mot de tout cela dans le con-*
» *trat.* — J'allais sortir de ma re-
» traite pour solliciter sa confiance
» (car je cessai de la haïr dès que je
» ne craignis plus d'en être aimé),
» lorsque mon père et le sien paru-
» rent. Aussitôt que ces jeunes per-
» sonnes les virent, elles s'éloignè-
» rent, et nos parens vinrent se pla-
» cer sur le même banc qu'elles
» avaient quitté. Leurs sentimens
» n'étaient pas aussi délicats: ils ne
» parlaient que de la grandeur de
» leur famille et de l'éclat qui ré-
» sulterait de notre union. Ils arrê-
» tèrent que notre mariage se ferait
» le mois suivant; que tel jour on
» signerait les articles, que tel autre
» on célébrerait la cérémonie : ils
» décidèrent quel serait le partage,

» l'emploi de nos biens. Mais plus
» je les voyais disposer de moi d'une
» manière si arbitraire, plus je me
» promettais de ne pas leur obéir.
» Du reste, ils ne dirent pas un mot
» de notre bonheur; ni doute, ni
» espérance, ils n'y pensèrent même
» pas. Nous fûmes sacrifiés à la mé-
» moire d'ancêtres qu'ils n'avaient
» jamais vus, et à la gloire d'une pos-
» térité qu'ils ne connaîtraient jamais.

» Dès qu'ils furent partis, je cou-
» rus aussi sur ce banc, mais ce fut
» pour y jurer d'appartenir à Ca-
» mille jusqu'à mon dernier jour.

» En rentrant dans le salon, je
» trouvai Eléonore qui s'efforçait
» d'arracher à son amie un cachet
» que cette jeune personne lui avait
» dérobé. Je me mêlai à leur inno-
» cente dispute, et me saisis de cette

» pierre, sur laquelle était gravé pour
» devise : *Heureuse ou mourir*. Eléo-
» nore baissa les yeux, en disant qu'il
» fallait souvent plus de courage pour
» parvenir à être heureux que pour
» mourir. — *Oui*, repris-je; *mais
» souvent avec le plus léger effort
» on domine la fortune*...... Nous
» nous regardâmes attentivement;
» et par une inspiration de l'amour,
» je lui avouai tout à coup que je
» venais de l'entendre dans le jardin.
» Soyons sincères l'un avec l'autre,
» m'écriai-je; peut-être pourrons-
» nous surmonter les obstacles qui
» nous environnent....... Eléonore
» rougit, pâlit; elle ne pouvait se
» persuader que je l'eusse entendue.
» *Quoi !* lui demandai-je, *n'avez-
» vous pas dit que jamais vous ne
» seriez heureuse avec moi ?* — Elle

» soupira. Je l'entraînai, ainsi que
» son amie, dans un salon éloigné.
» Là, je la suppliai de m'ouvrir son
» âme : mais loin d'y trouver un sen-
» timent qui pût m'excuser, j'y dé-
» couvris une prévention pour moi
» qui m'étonna, et que peut-être elle
» ne connaissait pas elle-même, une
» douceur qui m'attendrit. Elle m'a-
» voua naïvement que ma froideur,
» ma tristesse lui avaient persuadé
» que je l'épousais malgré moi. *Alors*,
» ajouta-t-elle en baissant les yeux,
» *j'ai dit que jamais je ne pourrais*
» *être heureuse.* — Cet aveu, si con-
» traire à celui que j'attendais, me
» consterna. Nous restâmes long-
» tems sans nous parler. Enfin je lui
» demandai si elle voulait être mon
» amie : elle y consentit tristement.
» La femme la plus ingénue devine-

» t-elle donc que l'amant qui pro-
» nonce le nom d'ami, va lui percer
» le cœur? Je pris la main d'Eléo-
» nore, celle de sa compagne, et
» après leur avoir fait jurer de gar-
» der fidèlement mon secret, je leur
» avouai tout ce que je viens de vous
» raconter, mais sans nommer Ca-
» mille, ni rien dire qui pût la com-
» promettre. Cependant je me sen-
» tais attendri, lorsqu'en peignant
» l'amour que je ressentais pour Ca-
» mille, je voyais Eléonore se trou-
» bler, étouffer sa respiration dans
» la crainte que je n'entendisse un
» soupir. Ah! celui qui ressent un
» véritable amour, ne saurait jouir
» d'inspirer un sentiment qu'il ne
» partage pas. Combien Eléonore
» m'intéressait! Excepté mon amour,
» j'aurais tout sacrifié à son bonheur.

» — Elle promit de me seconder
» pour rompre notre mariage. *Mais*
» *au moins*, ajouta-t-elle, *je serai*
» *votre meilleure amie!—Ma bonne,*
» *ma douce amie!—Non,* reprit-elle,
» *on ne préfère pas toujours la bonne,*
» *la douce amie; c'est une première*
» *place qu'il me faut, et votre ami-*
» *tié peut encore me l'offrir.*—Pour
» la première fois je la trouvai belle.
» Eléonore dans un cercle, Eléonore
» indifférente, n'attirait point les
» regards; mais dès qu'elle parlait,
» qu'elle s'animait, il était impossible
» de ne point partager tous ses sen-
» timens. Triste, elle vous eût fait
» répandre des larmes; gaie, elle
» vous eût donné toutes les impres-
» sions de la joie. Le reste de la
» soirée, non-seulement elle me
» laissa lui parler de mon amour,

» mais elle parut bien aise de me
» voir plus calme. Avant de la quit-
» ter, le nom de Camille, la haine
» de nos parens, mes inquiétudes
» sur l'avenir, tout lui fut confié
» sans réserve. Dès cet instant, la
» douce complaisance, les soins dé-
» licats, les longues causeries succé-
» dèrent à ma mauvaise humeur; je
» ne fus plus le même, et la plus ten-
» dre intimité s'établit entre nous.

» Nos pères avaient passé plu-
» sieurs fois devant le salon où nous
» nous étions retirés. Ils s'étaient
» bien gardés de nous interrompre;
» mais en rentrant, nous les trou-
» vâmes dans la plus grande satis-
» faction. Le mien vint me serrer la
» main; celui d'Eléonore l'embrassa.
» Leur erreur me rendant un peu de
» tranquillité, je désirai plaire à ma

nouvelle

» nouvelle amie ; je cherchai à être
» aimable ; et j'y parvins peut-être,
» car tout le monde se regardait avec
» étonnement, et me parlait avec
» une affection nouvelle. Plus ma
» gaieté me rendait à moi-même,
» plus Eléonore devenait sérieuse.
» Depuis le jour où je lui avouai ma
» passion pour Camille, elle resta
» pensive ; ses yeux furent toujours
» obscurcis par la mélancolie. Ma
» gaieté seule pouvait quelquefois la
» distraire ; mais son sourire était tou-
» jours près des larmes, et ses petites
» fâcheries à côté du pardon. Ah !
» douce, douce Eléonore, tu ne fus
» point l'objet de mon premier
» amour, de mon plus tendre atta-
» chement, mais tu seras celui de
» mes éternels regrets !

» Nous restâmes encore huit jours

» à la campagne. On nous laissait une » liberté dont nous profitions pour » être toujours ensemble. C'est ainsi » que, sans nous en apercevoir, » nous rendions plus difficile la rup- » ture de notre mariage; car com- » ment persuader à nos parens que » des gens qui ne pouvaient plus se » quitter, seraient malheureux d'être » unis? Mais nous n'avions pas tant de » prévoyance; et pendant que nos » pères se félicitaient de notre affec- » tion, nous ne parlions que des » moyens de nous séparer.

» Eléonore m'aimait; je le voyais, » le sentais, et cependant j'avais la » cruauté de l'entretenir sans cesse de » Camille. La veille de mon départ, » elle me fit voir un portrait de moi » que sa mère lui avait donné, lors- » que notre mariage avait été arrêté;

» elle y avait joint une espèce de
» journal que mon père prétendait
» avoir été commencé depuis mon
» enfance. De bons mouvemens,
» quelques heureuses dispositions,
» des emportemens qui finissaient
» toujours par un vif repentir, ou
» des actions courageuses; les dé-
» fauts que toutes les femmes ai-
» ment, des vertus sur lesquelles
» elles s'appuient; voilà ce qui avait
» séduit Eléonore. Je ne sais si réel-
» lement ce journal avait été écrit
» pour flatter la tendresse aveugle de
» mon père, ou s'il l'avait inventé
» pour toucher la simple Eléonore;
» mais il est certain que mes torts y
» étaient tellement adoucis; mes ver-
» tus si bien présentées, qu'elle
» m'aima comme celui qui devait
» faire le bonheur de sa vie. D'ail-

» leurs, comment se serait-elle mé-
» fiée d'un récit commencé, lors-
» qu'elle-même n'était qu'un enfant?
» Elle m'avoua qu'elle l'avait relu
» mille fois, et que ces détails l'a-
» vaient fait consentir sans peine à
» m'épouser.

» Dès que nous fûmes revenus
» à Madrid, je volai chez mon
» oncle. Il me reçut avec une fran-
» chise une ouverture de cœur, qui
» m'attachèrent encore plus à sa
» fille. Aurais-je voulu l'affliger
» dans ce qu'il avait de plus cher?
» Camille trouva le moyen de
» m'avertir qu'elle serait le soir à
» cette fenêtre où je l'avais vue
» la veille de mon départ. J'y allai
» à la même heure, et lui rendis
» compte de tout ce que j'avais
» éprouvé pendant mon absence. Le

» rang, la fortune, les grâces d'E-
» léonore l'effrayèrent; mais elle
» était flattée que je la lui eusse sa-
» crifiée. Elle me fit répéter plu-
» sieurs fois, qu'auprès de cette
» jeune personne je n'avais été oc-
» cupé que d'elle. Avec quelle joie
» je voyais son inquiétude ! avec
» quel tendre empressement je cher-
» chais à la rassurer ! Dans cet ins-
» tant la fière Camille devint sensible
» et douce; elle me reconnut pour
» son maître, son époux, son amant.
» Avec quelle ivresse elle jura de
» m'être soumise ! avec quelle solen-
» nité elle répéta qu'elle m'aimait !
» J'écoutais ses sermens; n'était-ce
» pas assez pour me croire engagé
» sans retour ? Cependant une se-
» crète inquiétude m'empêchait de
» jouir de mon bonheur. Je ne pou-

» vais être heureux sans Camille, il
» est vrai; mais je ne savais ni com-
» ment résister à mon père, ni où
» trouver la force d'affliger Eléo-
» nore.

» Les jours suivans ajoutèrent à
» mon agitation. Camille devint ja-
» louse, mais jalouse avec l'empor-
» tement de son caractère. Je n'en
» connaissais pas encore toute la vio-
» lence. Si quelquefois elle m'avait
» paru exigeante, impérieuse, le
» plus léger reproche, un simple re-
» gard la ramenait aussitôt. Il sem-
» blait qu'elle ne montrât de défauts
» que pour en rendre le sacrifice plus
» sensible. Son orgueil même s'était
» immolé à la crainte d'offenser celui
» de mon père, et de me causer des
» peines. Mais toutes les passions sont
» faibles auprès de la jalousie. L'a-

» mour seul avait adouci le caractère
» de Camille; le premier soupçon
» lui rendit toute son impétuosité.
» Dès qu'elle crut Eléonore sa rivale,
» il ne me fut plus permis de prononcer son nom; et cependant Camille
» en parlait sans cesse, attaquant sa
» figure, niant son esprit, contrefaisant ses manières. Si j'essayais de
» défendre mon amie, Camille entrait dans des fureurs qui me désespéraient; et si, pour ne point l'irriter, je l'écoutais en silence, elle
» tombait dans la consternation, se
» désolait, s'écriait que je ne l'aimais
» plus puisque ses torts m'étaient indifférens. Embrassant tour à tour
» des partis extrêmes, quelquefois
» elle se décidait à ne jamais me revoir; l'instant d'après, craignant
» que je ne lui échappasse, elle exigeait

» que je fusse toujours près d'elle.
» De retour chez moi, il me fallait
» lutter contre un père violent et of-
» fensé : à toute heure, il me pour-
» suivait pour hâter ce mariage ; mes
» refus le jetaient dans une espèce de
» frénésie. Je fuyais ma maison, et
» courais me réfugier chez la bonne,
» la douce Eléonore. Elle que j'avais
» rejetée, elle qui m'aimait d'un
» amour sans espoir, m'écoutait sans
» jamais se lasser, me consolait avec
» une amitié infatigable. Près d'elle
» seule je goûtais un peu de tran-
» quillité.

» Je savais par mon père que les
» parens d'Eléonore la persécutaient
» aussi pour qu'elle consentît à notre
» union, ou qu'au moins elle avouât
» le motif de ses refus. Mais fidelle
» à mon secret, exacte à ses pro-
messes

» messes, elle se contentait de les
» supplier de ne pas la contraindre,
» et jamais elle ne me parla de ce
» qu'elle souffrait pour moi.

» Tant de générosité exalta mon
» âme, l'enivra de je ne sais quel
» sentiment aussi tendre que l'amour,
» mais plus pur, plus doux, moins
» exigeant que lui. Ne pensant qu'à
» mes obligations, je cherchais tous
» les moyens de plaire à Eléonore;
» j'étudiais ses goûts, j'épiais dans son
» regard ses moindres volontés : car
» j'aspirais d'avance au bonheur de
» lui obéir. Enfin je me plaisais à
» croire que mon amitié surpasserait
» jusqu'à l'idée qu'elle avait pu se
» former de l'amour. Hélas! j'étais
» loin de réfléchir que la haine eût
» été moins cruelle que de pareils
» soins, puisqu'ils achevaient de me

» livrer son âme, et que je ne pou-
» vais lui donner la mienne. Mais
» qu'il doit être froid, insensible,
» celui qui à mon âge peut sentir la
» reconnaissance pour la première
» fois, et n'en pas faire un culte re-
» ligieux!

» J'avais déifié celle qu'Eléonore
» m'inspirait, et j'étais indigné que
» Camille s'inquiétât de ce sentiment:
» c'était comme ami d'Eléonore que
» je voulais qu'elle me crût incapable
» d'une perfidie. C'est ainsi que
» m'ignorant moi-même, désolant
» Camille, complétant la séduction
» d'Eléonore, je me trompais sur
» mon amour, m'aveuglais sur mon
» amitié, et préparais la perte de tout
» ce qui m'aimait.

» Camille ne me souriait plus qu'a-
» vec amertume; son regard avait

» quelque chose de sinistre; le plus
» souvent elle gardait un farouche
» silence. Un jour que je la suppliais
» de m'épargner des peines qui sur-
» passaient mes forces : *Epousez-*
» *moi en secret,* me dit-elle; *alors,*
» *certaine de votre cœur, loin d'être*
» *jalouse d'Eléonore, je la chérirai*
» *aussi.* — Je ne saurais vous rendre
» l'extrême surprise que me causa
» cette proposition. Cependant à me-
» sure que mon amour s'affaiblissait,
» mes liens me semblaient plus sa-
» crés; et c'était au milieu de mes
» plus tendres soins pour Eléonore,
» qu'intérieurement je renouvelais la
» promesse de tenir mes sermens à
» Camille.

» Je me croyais fidèle; je voulais
» l'être; et l'idée d'un refus n'appro-
» cha pas de mon cœur : mais je crus

» entrevoir une dernière ressource
» pour retarder l'instant qui allait
» décider de mon sort.

» Je rappelai à Camille mon âge,
» qui rendait mes engagemens nuls.
» Ce ne fut pas un obstacle : — *Je*
» *n'aime que vous dans la vie*, me
» répondit-elle; *les lois, les intérêts,*
» *les jugemens du monde ne me sont*
» *rien. Demain matin allons devant*
» *Dieu ; qu'un de ses ministres nous*
» *unisse. Si le rang, la puissance*
» *de votre père l'effraie, cachez-lui*
» *votre nom ; mais que le ciel voie*
» *nos cœurs, entende vos sermens ;*
» *je n'en demande pas davantage.*

» Elle avait prévu, aplani toutes
» les difficultés. Camille avait un air
» si tendre en me priant de consentir
» à une cérémonie qui, à mes yeux,
» n'ajoutait rien à la force de nos en-

» gagemens ; de ces engagemens que
» j'avais renouvelés chaque jour dans
» le secret de ma conscience ! Elle
» invoquait à la fois ma probité, mon
» amour, ma compassion, et tombait
» dans le désespoir lorsque je voulais
» seulement demander un jour pour
» réfléchir... J'ai causé son malheur,
» mais j'ai fait le mien en même tems ;
» je me suis trompé, mais au moins
» rien de vil n'est approché de mon
» âme. J'avais promis de lui appar-
» tenir, et je ne formai pas la pensée
» de manquer à ma parole ; je m'en-
» gageai donc à être le lendemain à
» cinq heures du matin dans l'église
» qu'elle m'indiqua.

» Je restai fort tard chez Camille.
» Les emportemens de mon père
» m'avaient éloigné de sa maison ; je
» ne pouvais à cette heure consulter

» Eléonore ; ainsi je ne quittai Ca-
» mille que pour la rejoindre le len-
» demain.

» Je passai une nuit affreuse. Je
» voyais mon père me reprocher
» d'avancer sa vieillesse; tous les soins
» dont il avait comblé mon enfance
» vinrent se présenter à mon esprit.
» Ah ! si lorsqu'il voulut décider de
» mon sort, il m'avait seulement
» traité avec moins de rigueur, ja-
» mais, jamais je n'aurais osé lui en-
» lever son fils. Je serais entré la nuit
» même dans sa chambre ; j'aurais
» interrompu son sommeil pour le
» prier de me guider, au moins pour
» essayer de l'attendrir. J'allai même
» jusqu'à sa porte ; mais la crainte de
» ses fureurs me fit remonter chez
» moi.

» Le sommeil m'absorba un ins-

» tant. Je vis ma bonne Eléonore
» pâle comme la mort, douce comme
» un ange; elle essuyait mes pleurs;
» mon âme s'élançait vers elle : mais
» Camille, avec ce regard sévère qui
» m'avait effrayé tant de fois, sem-
» blait me tenir enchaîné à la place
» où j'étais. Eléonore se perdit com-
» me une vapeur légère. Je jetai un
» cri qui m'éveilla. Il n'était pas en-
» core quatre heures; je me levai à
» la hâte, je courus toute la ville
» comme un forcené; enfin j'arrivai
» à l'église, où je trouvai Camille,
» un prêtre qui reçut nos sermens,
» des témoins que je ne connaissais
» pas; et je fus lié pour le reste de
» ma vie.

» Dès que j'eus prononcé le ser-
» ment irrévocable, Camille se jeta
» dans mes bras; elle demanda à Dieu

» de la punir, de la rendre odieuse à » mes yeux, si jamais elle me don- » nait le plus léger chagrin. — Nous » retournâmes dans la maison d'un » des témoins, le frère d'Anna, jeune » femme de chambre de Camille.

» En devenant l'époux de Camille, » j'étais parvenu au comble de ce » que peu de tems auparavant je » croyais mes plus ardens désirs; et » cependant j'étais accablé d'une tris- » tesse invincible. Que direz-vous » de mon faible cœur, en apprenant » que le souvenir d'Eléonore me » poursuivait? Je voyais sa douce » affliction; je ne sais quel sentiment » enchanteur m'attirait vers elle; mais » il est certain que sa douleur m'était » plus sensible que ma propre satis- » faction. Je me trouvais entre Ca- » mille, qui la première m'avait fait

» connaître l'amour, avait développé » en moi toutes les passions, et Eléo- » nore, qui d'un regard calmait les » orages que sa rivale excitait.

» Je me traînai chez cette tendre » amie; je tombai à ses pieds, et » cachant mon visage sur ses mains: » *Eléonore*, lui dis-je, *ne m'aban-* » *donnez pas; jamais votre amitié* » *ne me fut aussi nécessaire. Par* » *pitié, par générosité, souffrez-* » *moi près de vous! Si vous ne me* » *guidez pas, je ferai le malheur de* » *Camille, le vôtre, le mien, celui* » *de mon père, celui de tout ce qui* » *m'approchera. Je suis marié.* — » *Marié*, dit Eléonore en levant les » yeux au ciel! — *Oui, oui, marié* » *sans l'aveu de mon père, sans* » *même avoir essayé de l'obtenir.* — » Elle pleura sur moi, mais ne me

» repoussa point. J'étais encore à ge-
» noux près d'elle, lorsque son père
» et le mien entrèrent dans la cham-
» bre. Je me relevai bien vite. *Res-*
» *tez*, s'écria mon père en riant. *Je*
» *me joins à lui, belle Eléonore;*
» *daignez consentir à entrer dans*
» *une famille qui se dévouera en-*
» *tièrement à votre bonheur.* —Eléo-
» nore, avec une bonté qui pénètre
» encore mon cœur, lui répondit
» qu'elle ne se marierait jamais;
» qu'elle venait de me le déclarer.
» Son père ne daigna pas l'écouter;
» il la menaça de sa colère, de sa
» haine, si elle ne se rétractait à
» l'heure même. Je m'écriai qu'elle
» les trompait; que c'était moi qui
» ne pouvais pas leur obéir. — *Vous,*
» *vous*, s'écrièrent-ils l'un et l'autre!
» — *Pourquoi donc à ses pieds?*

» poursuivit le comte ; *au moins*
» *vous me répondrez de cette étrange*
» *conduite.* — Eléonore se précipita
» entre son père et moi. Elle tomba
» sur ses genoux ; et lui tendant des
» mains suppliantes, elle le conjura
» de la laisser vivre près de lui,
» comme elle avait fait jusqu'alors.
» *Non, l'homme qui a tenu vos*
» *mains dans les siennes, que j'ai*
» *surpris à vos genoux, sera vôtre*
» *mari ; s'il s'y refusait, sa vie ou*
» *la mienne en répondrait.* — *Vous*
» *me décidez,* reprit gravement Eléo-
» nore ; *accordez-moi seulement*
» *jusqu'à demain, sans qu'il soit*
» *question de la scène qui vient de*
» *se passer.* — *Demain*, dit son père.
» — *Demain*, répéta le mien en-
» chanté. — *Demain*, reprit-elle avec
» une solennité qui me frappa de

» terreur. Elle ajouta: *J'ose encore*
» *vous prier de me laisser seule*
» *avec Alphonse.* — Ils balancèrent
» long-tems, mais finirent par nous
» quitter. A peine furent-ils sortis
» que je retombai aux pieds d'Eléo-
» nore. Tout ce qu'elle souffrait
» pour moi me désespérait. *Rassu-*
» *rez-vous*, lui dis-je, *demain je*
» *fuirai de Madrid*, *et mon absence*
» *vous rendra la tranquillité.* —
» *Non, mon père ne verrait dans*
» *votre fuite qu'une injure qu'il vou-*
» *drait venger...... Je n'ai point de*
» *courage contre vos dangers ou*
» *les siens..... Laissez-moi le tems*
» *de me consulter.* — Elle resta quel-
» ques instans les yeux levés vers le
» ciel, sans que son regard se bais-
» sât jusqu'à moi. Lorsque je voulais
» parler, elle fermait ma bouche

» avec une de ses mains..... En sortant de cette longue méditation, » elle me dit avec une candeur, une » affection vraiment céleste : *Je vous* » *aime de toute mon âme, Alphonse,* » *je vous le dis pour la première* » *et la dernière fois, mais j'ai be-* » *soin que vous le sachiez.* — Ses » larmes la suffoquaient. J'étais plus » désespéré qu'elle ; j'aurais voulu » mourir. Après un cruel effort, à » travers de longs sanglots, Eléonore » ajouta : *Je devais être votre femme,* » *et je me croyais la plus heureuse* » *qu'il y eût sur la terre. Fortune,* » *grandeurs, vertus, rien n'était* » *assez brillant pour mes espéran-* » *ces..... Je perds tout..... tout en* » *un jour, et je ne regrette que* » *vous..... Vous me devez quelque* » *consolation ; promettez-moi donc*

» *de m'accorder ce que je vous de-*
» *manderai. — Parlez, ordonnez !*
» *— Demain vous aurez de mes*
» *nouvelles.* — Ce mystère, ce retard
» me firent frémir: plusieurs fois
» j'avais souhaité de finir mes tour-
» mens en quittant la vie; je crai-
» gnis qu'Eléonore n'attentât à la
» sienne. Elle me rassura, mais sans
» me délivrer de l'inquiétude mor-
» telle qui m'avait saisi. Avec quelle
» ardeur je la conjurais de m'ap-
» prendre ses résolutions! Elle me
» répondait toujours qu'elles dépen-
» daient d'une dernière tentative au-
» près de son père, sans me laisser
» pénétrer ni ses projets, ni ses espé-
» rances. Jusqu'alors la plus grande
» réserve avait accompagné tous
» ses mouvemens. Ce jour, l'inno-
» cence et la pudeur ne la quittèrent

» pas ; mais emportée malgré elle,
» quand il fallut nous séparer, elle
» se jeta dans mes bras en me criant :
» *Dites-moi que vous aimez Ca-*
» *mille ; dites-le-moi, je vous en*
» *prie ; dites-le-moi.* — Je la pres-
» sai contre mon cœur ; elle s'y ap-
» puya un moment : mais tout à coup
» reprenant ses forces, elle s'arracha
» de mes bras, et s'enfuit dans une
» chambre dont elle referma la porte
» sur elle, sans qu'il me fût possible
» de l'ouvrir. Je la conjurai de re-
» venir un instant, un seul instant.
» Je me jetai à genoux vis-à-vis
» de cette porte ; je me prosternai
» contre terre. Mes cris, mes prières
» furent inutiles. Que de frémisse-
» mens j'éprouvai ! quelles cruelles
» angoisses traversèrent mon cœur !...
» Cependant, ne sachant même pas

» si j'étais entendu, si elle ne s'était » pas éloignée pour avoir la force » de me résister, je sortis de chez » elle. D'ailleurs un impérieux de- » voir me rappelait chez Camille; » elle avait dû m'attendre toute la » matinée. J'eus peur de l'avoir af- » fligée; j'étais trop navré de douleur » pour ne pas craindre de rendre » quelqu'un malheureux.

» En entrant chez Camille, je me » sentis fort mal; mon oncle trouva » que j'avais une fièvre ardente, et me » fit coucher sur un canapé, sans me » permettre de parler. Que ce calme » apparent cachait de passions et » d'orages! l'image d'Eléonore était » devant mes yeux, d'Eléonore, » dont sans moi tous les jours au- » raient été paisibles!

» Je revins chez mon père; quelle soirée!

» soirée ! quelle nuit ! Seul dans ma
» chambre, il me prenait des accès
» de fureur auxquels succédait un
» profond accablement. Ne pouvant
» plus me supporter moi-même,
» dès que le jour commença à pa-
» raître, je courus chez Eléonore :
» je savais bien que je ne la verrais
» point ; mais je croyais que me
» trouver près d'elle, me soulage-
» rait.

» Je m'assis en face de ses fenê-
» tres ; les volets n'en étaient point
» fermés ; je l'aperçus à travers les
» jalousies : elle avait encore la même
» robe dont elle était vêtue en me
» quittant. Elle me parut absorbée
» dans une profonde méditation.
» Mais l'horloge de la ville ayant
» sonné l'heure, elle se leva, prit
» un écrin rempli de diamans, le

» regarda long-tems... le referma....
» cacheta une lettre..... coupa une
» boucle de ses cheveux... prit mon
» portrait, celui que sa mère lui
» avait donné et que je reconnus
» trop bien; elle le regarda, leva
» les yeux au ciel, joignit les mains,
» se mit à genoux, et eut l'air de
» prier avec une ferveur qui sem-
» blait vouloir faire violence à Dieu
» même. — Je jetai un cri affreux
» et tombai sans connaissance.

» Lorsque j'eus repris mes sens,
» je me vis entouré de plusieurs
» personnes; ne sachant où cacher
» mon trouble, j'allai chez le frère
» d'Anna. Ma pâleur, mon désordre
» l'effrayèrent : sans m'en prévenir,
» il courut chercher Camille. Elle
» vint aussitôt; je la fis asseoir au-
» près de moi, et appuyant ma tête

» sur elle. *Camille*, lui dis-je, *ma*
» *raison est près de m'échapper :*
» *ne fais point de bruit ; sois bonne,*
» *sois indulgente : je ne demande*
» *point de bonheur ; fais moi seule-*
» *ment trouver le repos.* — Elle me
» regarda avec pitié, mais ne m'ac-
» corda pas une larme : je refermai
» les yeux ; j'aurais voulu mourir.

» Après un long silence, elle me
» dit qu'en sortant de chez elle, on
» lui avait remis un paquet de la
» part d'Eléonore, et qu'elle me
» l'avait apporté. Je le pris en trem-
» blant : combien de fois j'hésitai
» avant de l'ouvrir ! Camille en eut
» le courage, et jugez quelle terreur
» me glaça, lorsque je trouvai le
» même écrin, la lettre, les che-
» veux que je lui avais vu serrer la
» veille. La voilà cette fatale lettre,

» dit Alphonse en la tirant de son
» sein ; elle ne me quittera jamais :
« *O mon cher Alponse , recevez*
» *les premiers mots que ma main*
» *ose écrire , à vous qui deviez*
» *m'être si cher ! Engagez Camille*
» *à accepter les diamans que mon*
» *père m'avait donnés pour m'em-*
» *bellir le jour que vous m'auriez*
» *conduite à l'autel... Lorsque vous*
» *l'en verrez parée , souvenez-vous*
» *qu'Eléonore avait dû être à vous.*
» *Que de fois mon cœur a tressailli*
» *en répétant tout bas le serment*
» *que j'aurais dû prononcer ! — Dès*
» *que notre union fut résolue , ma*
» *mère , mes gouvernantes , les*
» *femmes qui m'entouraient , ne*
» *cessèrent de vous louer, de m'exal-*
» *ter mon bonheur. Mon âme reçut*
» *trop facilement ces impressions*

» décevantes. Je vous aimais avant
» de vous connaître ; jugez si de-
» puis j'ai pu changer de sentimens.
» Excusez-moi. plaignez-moi, mais
» sans vous reprocher les vœux qui
» vont m'engager ; c'est mon père
» qui les a provoqués ; d'ailleurs le
» monde ne pouvait plus me rendre
» heureuse. Mon unique ami, soyez
» donc sans remords : je vous re-
» mercie de m'avoir chérie, esti-
» mée, de vous être fié à ma parole,
» à mon amour ; d'avoir été bon
» pour moi, lorsque vous ne me
» deviez rien. Quand vous recevrez
» cette lettre, des voiles, des grilles
» nous sépareront pour TOUJOURS.
» Ah ! ne rendez pas inutile le sa-
» crifice que je fais à votre tranquil-
» lité. Je vous le demande à ge-
» noux ; respectez votre bonheur ;

» *c'est le mien, c'est le seul qui me*
» *reste sur la terre. Obéissez-moi*
» *une seule fois : conservez, chéris-*
» *sez ma mémoire; et que tout le*
» *monde ignore pour qui j'ai voulu*
» *vivre ou mourir* ».

ELÉONORE.

« Dans mes cris, dans mon déses-
» poir, je résolus d'aller apprendre
» mon mariage à toute la terre. Ca-
» mille se jeta à genoux devant moi,
» en me conjurant de ménager son
» père que le mien viendrait acca-
» bler. L'image de don Louis in-
» sulté par mon père, me fit pro-
» mettre de garder encore ce fatal
» secret : mais je laissai Camille à
» genoux dans cette même chambre,
» et courus chez Eléonore. Sa mai-
» son était dans le plus grand trou-

» ble; son père, sa mère se déso-
» laient et me redemandaient leur
» fille, à moi qui savais si bien pour
» qui elle s'était sacrifiée; à moi qui
» aurais voulu mourir pour elle. Ils
» me lurent la lettre qu'elle leur
» avait laissée en partant : Eléonore
» s'accusait d'une injuste prévention,
» implorait leur pardon, le mien, et
» suppliait son père de m'adopter
» pour fils, puisqu'il m'avait jugé
» digne de sa fille. Mon cœur pensa
» se briser, lorsqu'en s'adressant à
» mon père, elle l'exhortait à ne ja-
» mais abuser de son autorité, à pro-
» fiter de l'exemple qu'elle donnait,
» pour ne pas forcer mes inclinations,
» et me porter à des partis désespé-
» rés : ensuite elle me priait d'ou-
» blier le sentiment invincible qui
» l'éloignait de moi, et de ne me

» souvenir d'elle que pour consoler » sa famille. A la manière dont cette » lettre était conçue, il était impos- » sible de me soupçonner d'avoir eu » part à sa résolution.

» Ses parens se perdaient en con- » jectures sur les motifs qui avaient » pu la déterminer. — *Si douce, si* » *soumise autrefois*, disait la mère! » — *Ah!* reprenait son père, *je ne* » *parus inflexible que parce que je* » *la croyais incapable de me résis-* » *ter*. Je leur promis de la chercher : » mais nous ignorions quel couvent » elle avait choisi pour asile; nous » ne pûmes même découvrir par » quels agens elle avait été servie : » sûrement la récompense qu'ils en » avaient reçue était trop forte pour » qu'ils osassent l'avouer, ou qu'ils » ne craignissent pas d'être punis.

Nous

» Nous passâmes le reste du jour
» en perquisitions infructueuses. Mon
» père, apprenant qu'on ne trou-
» vait plus les diamans d'Eléonore,
» fut persuadé qu'elle ne s'était pas
» retirée dans un couvent : j'eus
» encore la douleur de l'enten-
» dre soupçonner la vertu la plus
» pure qu'il y eût sur la terre. Il
» blâma la chaleur avec laquelle je
» m'étais engagé à suivre Eléonore;
» et, avant la fin de la soirée, il me
» parla d'autres mariages, à la vérité
» moins avantageux, mais qui, après
» elle, étaient les premiers partis du
» royaume : j'ignore encore com-
» ment je pus lui cacher mon indi-
» gnation.

» A minuit, je me rendis chez
» mon oncle. Anna trouva moyen
» de m'introduire dans la chambre

» de Camille; elle employa les priè-
» res, les larmes, la fureur, pour
» m'empêcher de suivre Eléonore :
» mais l'idée de rester paisible sans
» essayer au moins de retrouver celle
» qui s'était sacrifiée pour moi, me
» révoltait. Camille jura de ne jamais
» me revoir : je la laissai s'emporter
» sans en être ému; son amour ne
» put m'attendrir; ses éclats ne m'ef-
» frayaient plus. Après les sacrifices
» que je lui avais faits, un mot, une
» plainte me paraissaient le comble
» de l'ingratitude. Cependant je lui
» promis de me dévouer à son bon-
» heur dès que j'aurais rendu Eléo-
» nore à sa famille et à sa fortune.
» *Jusque-là*, lui dis-je, *cessez de*
» *déchirer mon cœur, et laissez-*
» *moi suivre un devoir dont l'oubli*
» *remplirait ma vie de remords.*

» Rien ne put la calmer, et nous
» nous séparâmes plus irrités que ja-
» mais.

» Je partis le lendemain, ainsi que
» je l'avais annoncé. Je ne vous ferai
» point le récit de mon voyage; il
» vous suffira de savoir que je m'ar-
» rêtais à chaque monastère, deman-
» dant toujours si une jeune fille ne
» s'y était point renfermée nouvelle-
» ment. J'en vis même plusieurs : les
» unes affectaient une joie insensée
» d'avoir quitté le monde; d'autres
» laissaient éclater le regret d'en être
» séparées. La douleur impatiente des
» unes, l'orgueilleuse satisfaction des
» autres, étaient également loin de
» la simplicité d'Eléonore.

» Les premiers jours après mon
» départ, j'écrivis à Camille : n'en
» ayant pas reçu de réponse, je pro-

» fitai, par la suite, de son exemple
» pour garder le silence; car, bien
» injustement, je la rendais respon-
» sable de ma peine, et rejetais sur
» elle l'amertume de mes chagrins.

» Après avoir erré quatre mois
» sans rien découvrir qui m'indiquât
» la retraite d'Eléonore, une tristesse
» profonde s'empara de mon âme.
» Je me retirai dans un vieux châ-
» teau qui autrefois m'était échu par
» héritage. La beauté de sa situation,
» l'air pur qu'on y respirait, avaient
» décidé mon père à m'y faire passer
» les premières années de mon en-
» fance : malgré ma douleur, mon
» cœur palpita quand j'entrai dans
» l'avenue. Je reconnus tous les ar-
» bres qui avaient été si souvent le
» but de mes courses et l'objet de mes
» jeux; je retrouvai mille souvenirs

» que j'avais crus effacés. Les plaisirs
» du monde ne laissent point de sem-
» blables impressions; lorsqu'ils sont
» passés, c'est sans retour. Mais aussi,
» malheur, malheur à celui qui,
» comme moi, a gâté sa jeunesse, a
» gravé sur ses premiers beaux jours
» des remords qui désoleront sa vie,
» et viendront déchirer ses derniers
» momens! »

Ici Alphonse a paru désespéré; *Eléonore! Camille!* s'est-il écrié, *pourquoi m'avoir fait jurer de vivre?* — Vous croyez bien, ma sœur, que je n'ai point essayé de lui offrir des consolations; il les aurait repoussées : mais j'ai cherché à le distraire. Je lui ai parlé de son enfant; il l'aime, et il l'avait laissé malade. — J'ai osé lui donner de l'inquiétude pour sa fille : dès lors il n'a plus pensé à ce qu'il

venait de me dire ; une douleur nouvelle, mais qui devait cesser, a balancé dans son âme celle qu'il avait coutume d'y sentir. — Il m'a quittée pour aller voir Angélina.

Demain je dois apprendre la suite de ses chagrins.

LETTRE LXIII.

20 juillet 176...

Je reprends le récit d'Alphonse, ma sœur; vous partagerez l'intérêt qu'il m'inspire.

« Vous m'avez laissé, me dit-il, » dans ce château où je retrouvai » quelques-unes des sensations de » ma jeunesse. Les premiers jours, » j'en parcourus tous les environs. » Un chemin m'en rappelait un au- » tre et me rendait mille souvenirs. » Mais les petits compagnons de mon » enfance avaient grandi, et je ne les » reconnaissais plus; cependant au- » cun d'eux ne m'avait oublié. Celui- » ci venait me dire : Ne vous souve-

» nez-vous plus de Charles qui vous
» suivait toujours? — celui-là était
» tombé d'un arbre où il cueillait
» des fruits pour moi; — un autre
» avait manqué se noyer en passant
» la rivière pour venir me joindre:
» car, sans le savoir, j'étais le petit
» souverain de cette jeune peuplade.
» Avec quel délice ils parlaient de
» cet heureux tems! la plus légère
» circonstance leur était présente:
» mais lorsqu'ils s'aperçurent qu'il
» ne m'en restait plus qu'un vague
» souvenir, ils devinrent tristes, em-
» barrassés, timides; ils crurent que
» je méprisais leur attachement, leurs
» plaisirs. Je m'affligeai d'avoir dé-
» truit l'intérêt qu'ils prenaient à des
» histoires si souvent répétées, et
» que, sans moi, ils auraient ra-
» contées dans leur vieillesse avec
» complaisance.

» L'impression que j'avais res-
» sentie en me retrouvant dans le
» séjour de mon enfance, avait été
» trop forte et trop vive pour n'avoir
» pas un moment suspendu mes
» chagrins ; mais mon cœur reprit
» bientôt l'habitude de souffrir.

» Le sort d'Eléonore m'arrachait
» des larmes, lors même que je
» croyais être le moins occupé d'elle.
» Quelquefois je prenais un livre,
» je commençais une lecture : mais
» bientôt, tout entier au souvenir de
» cette généreuse amie, je frémis-
» sais du sacrifice qu'elle m'avait
» fait et de l'avenir qu'elle s'était
» préparé. J'allais dans la campagne;
» je hâtais ma course pour tâcher de
» me distraire : Eléonore revenait
» occuper mes pensées ; ma marche
» se ralentissait sans que je m'en

» aperçusse. Je retournais lentement
» reprendre mon livre, qui m'inté-
» ressait aussi peu, et que bientôt
» après je quittais encore.

» Camille se présentait aussi à mon
» esprit: son silence me paraissait
» impardonnable, et j'y attachais des
» intentions répréhensibles. M'éri-
» geant en époux sévère, je lui re-
» prochais de manquer aux égards
» qu'elle me devait. Plus souvent je
» me souvenais de mon mariage,
» de ma funeste complaisance, lors-
» que, pour calmer ses soupçons ja-
» loux, j'avais exposé la tranquillité
» de ma vie, offensé mon père, sa-
» crifié Eléonore: enfin je ne pen-
» sais plus à Camille sans une sorte
» de fureur. Mais par une fatalité
» trop commune, plus je croyais
» avoir à m'en plaindre, et plus elle

» m'occupait. Il m'arriva même de
» de me rappeler les premiers mo-
» mens de notre union : bonheur si vif,
» où, dans le printems de notre âge
» et de notre amour, nous osâmes
» dire que nous étions trop heureux !
» Trop heureux ! quelle présomp-
» tion ! aussi en ai-je été puni comme
» si j'avais prononcé un blasphème.

» Mille fois je fus tenté de re-
» tourner vers Camille ; mais je ne
» sais quel orgueilleux démon me
» retenait. Un jour je me décidais à
» aller l'accabler de reproches, et à
» la quitter aussitôt sans lui donner
» le tems de se défendre. Le lende-
» main, mon cœur, qui après tant
» d'orages avait besoin de repos me
» criait d'aller la retrouver, de jeter
» un voile sur le passé, et de la char-
» ger de mon bonheur s'il pouvait y

» avoir encore du bonheur pour moi.
» De nouvelles réflexions me persua-
» daient qu'il valait mieux revenir
» inconnu à Madrid, ne point m'ex-
» poser aux persécutions de mon
» père, et m'informer adroitement
» de ce qu'avait fait Camille pendant
» mon absence. — C'est ainsi qu'aux
» prises avec moi-même, je vivais
» seul depuis deux mois.

» Mon père m'avait rappelé plu-
» sieurs fois, et j'avais toujours re-
» fusé de lui obéir. Enfin, je reçus
» une lettre de lui, qui m'ordonnait
» d'aller à Compiègne voir le camp
» qui s'y préparait : au moins je dus
» à cette nouvelle fantaisie le bon-
» heur de vous avoir été utile.

» Bientôt après, il exigea que je
» revinsse à Madrid. Que d'émotions
» j'éprouvai en approchant de cette

» ville ! J'avoue cependant que le sou-
» venir d'Eléonore m'était devenu
» plus sensible par sa douceur que
» par sa vivacité : c'était Camille qui
» agitait tous mes sens, qui boule-
» versait toute mon âme. Obligé de
» passer devant sa maison pour ar-
» river dans la mienne, je baissai les
» stores de ma voiture afin qu'elle
» ne me vît pas ; je ne sais quelle
» secrète folie me persuadait que né-
» cessairement elle serait à sa fenêtre
» pour me voir et s'enorgueillir de
» mon retour. Comme je résolus
» intérieurement de la bien convain-
» cre qu'elle n'en était pas le motif !
» Je tirai de ma poche la lettre par
» laquelle mon père me rappelait ;
» je ne l'ouvris point ; mais, pour
» ainsi dire sans le savoir moi-même,
» je la serrais plus fortement à me-

» sure que j'approchais de la maison
» de Camille. En passant devant ses
» fenêtres, où je me l'étais figurée
» souriant avec son air de mépris,
» je m'étonnai de les voir fermées;
» et à quelques pas plus loin, je vis
» sur sa porte un suisse vêtu de noir.
» Grand dieu! comme alors je trem-
» blai! les torts de Camille furent
» effacés! je sentis les miens. Cepen-
» dant je n'arrêtai point; ma voiture
» avançait sans que j'eusse la force
» de dire un mot, de faire une ques-
» tion. J'arrivai chez mon père si
» changé, que, dans son inquiétude,
» il fit aussitôt venir un médecin:
» heureusement que c'était un homme
» de sens, qui se borna à me pres-
» crire le plus grand repos; à ma
» prière, il ordonna qu'on me laissât
» seul.

» Dès que je fus livré à moi-même, » mille idées sinistres me déchirèrent. » Je me rappelai la force d'âme de » Camille ; je la vis préférant la mort » à la honte d'être abandonnée par » un ingrat ; et mon respectable » oncle ! ma bonne tante ! Que de » douleurs ! il m'en venait toujours » de nouvelles. Enfin, j'écrivis au » jeune homme qui avait assisté à » mon mariage ; je le conjurai de » voler chez moi à l'instant même. » Il arriva aussitôt : je crus que mon » cœur allait se briser quand j'en- » tendis les premiers mots qu'il pro- » nonça. — Je le priai d'arrêter..... » de suspendre : ...... puis je le re- » gardais fixement pour écouter ce » qu'il avait à me dire. J'aurais eu » besoin qu'il devinât lorsque j'avais » regagné un peu de force, ou lors-

» qu'il fallait ménager ma faiblesse.
» — Mais c'était une de ces âmes
» froides qui font juste ce qu'on leur
» dit, comme on leur dit; et le
» malheureux attendait mes ordres
» pour me déchirer l'âme. Je fus
» donc obligé de lui demander où
» était Camille : je fermai les yeux
» et frémis de tout mon corps en
» attendant sa réponse. J'étais bien
» malheureux; cependant je crus
» l'être davantage, lorsqu'il me dit
» qu'il n'en savait rien. — *Rien!*
» repris-je atterré. — *Rien!* répli-
» qua-t-il froidement. *Après votre*
» *départ, ma sœur Anna me disait*
» *souvent que Mlle. Camille était*
» *d'une tristesse profonde. Trois*
» *mois s'étaient déjà écoulés, lors-*
» *qu'un soir elle m'embrassa, et me*
» *dit qu'elle partait dans une heure*
avec

» *avec Mademoiselle, et qu'elle me*
» *donnerait de ses nouvelles. Je lui*
» *demandai vainement où elle allait :*
» *Mademoiselle ne le lui avait pas*
» *dit..... Au bout de deux mois,*
» *elle est revenue chez nous ; depuis*
» *cet instant je l'ai toujours vue*
» *bien triste : aussi je ne lui parle*
» *plus de Mademoiselle, et loin de*
» *la questionner, je voudrais qu'elle*
» *l'oubliât. — Où est ta sœur? mon*
» *ami, mon cher ami, où est-elle?*
» *— Chez nous ; mais je ne veux*
» *pas que vous la voyiez ; elle pleu-*
» *rerait, et elle a bien assez pleuré.*
» — Vous jugez que je n'écoutai
» point sa défense : je me levai à la
» hâte pour me rendre chez Anna.
» Mon père, qui avait recommencé
» ses habitudes d'observation autour
» de moi, et que mes gens avaient

» été avertir de ma résolution, vint
» pour s'y opposer ; il me fallut
» disputer pour avoir la permis-
» sion de sortir. Sa tendresse m'a-
» vait déjà causé tant de chagrins,
» qu'elle me révolta : je lui repro-
» chai mes malheurs ; je l'accusai
» de me faire maudire une vie qu'il
» ne m'avait donnée que pour me
» tyranniser. Le son de ma voix
» m'échauffant moi-même, mon em-
» portement naturel ne connut plus
» de bornes : je lui avouai qu'Eléo-
» nore avait été ma victime ; que
» j'étais l'époux de Camille, peut-
» être son bourreau, car j'ignorais
» son sort. Je le menaçai de me tuer
» à ses yeux s'il disait une parole,
» s'il faisait un mouvement pour
» m'arrêter ; et me saisissant d'un
» pistolet qui était sur mon secré-

» taire, je franchis l'escalier, la cour,
» la porte, sans savoir où j'étais.

» J'arrivai ainsi chez Anna. Elle
» fut saisie en me voyant : avec quel
» tremblement je la suppliai de
» m'apprendre le sort de Camille !
» Elle voulut à son tour me deman-
» der d'où je venais, où j'allais ; mais
» Camille seule pouvait m'occuper.
» *Camille ? où est Camille ?* m'écriai-
» je. — *Et pourquoi donc l'avoir*
» *abandonnée, puisque vous l'aimez*
» *tant ? — Ah ! je suis un monstre,*
» *et cependant mon cœur est pur ;*
» *Dieu sait que je n'ai point à rou-*
» *gir de mes sentimens : où est Ca-*
» *mille ? — Elle m'a défendu de*
» *vous le dire. — Pourquoi l'as-tu*
» *quittée ? — Pour venir ici savoir*
» *où vous étiez, lui donner de vos*
» *nouvelles. — Elle m'aime don*

» *toujours? — Oui, mais elle ne*
» *veut pas que vous le sachiez. —*
» *Anna, ma chère Anna*, lui dis-
» je, *elle m'aime! Eh bien! je vais*
» *mourir à tes yeux si tu ne me*
» *donnes pas les moyens de la re-*
» *trouver.* — Mon égarement l'ef-
» fraya; elle consentit à tout révéler,
» et m'apprit que d'abord Camille,
» irritée de mon départ, n'avait pas
» voulu me répondre; mais que peu
» de tems après, ayant eu la certi-
» tude qu'elle portait un fruit de
» notre union, elle avait souhaité
» vivement me l'apprendre. Igno-
» rant ma marche, Camille avait
» envoyé plusieurs fois chez mon
» père demander où j'étais. Sans
» doute qu'il avait défendu à ses
» gens de le dire, car ils répondaient
» toujours que le duc me ferait passer

» les lettres qu'on m'adresserait. Ca-
» mille n'osant pas risquer ce moyen,
» et plusieurs mois s'étant écoulés
» sans entendre parler de moi, elle
» se détermina à aller cacher sa honte
» et ses regrets, dans quelques lieux
» retirés, où personne ne pût suivre
» ses traces. — *Mademoiselle réso-*
» *lut de repasser en France*, ajouta
» Anna; *je la suivis. Je ne vous*
» *parlerai pas de sa douleur en quit-*
» *tant ses parens. Abandonnée de*
» *celui qu'elle aimait, obligée de*
» *fuir ceux à qui elle était chère,*
» *combien elle souffrit dans une*
» *route difficile, seule avec moi si*
» *peu capable de la consoler, sans*
» *aucune des commodités de la vie!*
» *car Mademoiselle laissa chez son*
» *père tout ce qui lui avait appar-*
» *tenu, et n'emporta que le plus*

» *strict nécessaire. Cependant elle*
» *supportait les plus grandes priva-*
» *tions sans se plaindre.*

» *Nous arrivâmes dans les Pyré-*
» *nées : là elle se sentit si mal, que*
» *ce fut avec la plus grande diffi-*
» *culté que nous pûmes gagner un*
» *misérable village où j'eus bien de*
» *la peine à lui trouver un mauvais*
» *lit.*

» *Le curé nous secourut, nous*
» *consola de son mieux. Ma maî-*
» *tresse lui parla long-tems : j'ai su*
» *depuis que, dans le délaissement*
» *où elle se trouvait, Mademoiselle*
» *lui avait avoué toutes ses peines.*
» *Au lieu de la blâmer sans pitié,*
» *de vous condamner sans retour,*
» *il la plaignit, pleura avec elle,*
» *et adoucit ses maux en lui persua-*
» *dant que peut-être vous n'étiez pas*

» *si coupable qu'elle le croyait. Il*
» *nous invita à rester dans son vil-*
» *lage, et donna à ma maîtresse une*
» *petite maison qu'il avait sur la*
» *montagne* ». — C'est ma cabane! dit Alphonse en soupirant : après un long silence, il continua le récit d'Anna. « — *Je restai encore un mois*
» *avec ma maîtresse. Nous allions*
» *voir le curé tous les jours; et Ma-*
» *demoiselle m'avoua un matin,*
» *que, pour la première fois, elle*
» *avait dormi tranquille. La veille,*
» *le saint homme l'avait fait prier*
» *avec lui. Elle avait prié pour vous,*
» *Monsieur, pour votre bonheur,*
» *avait reconnu la folie de son*
» *amour, le désordre de sa conduite,*
» *et s'était résignée à son sort. Ce-*
» *pendant elle me chargea de venir*
» *ici vous attendre, vous faire part*

» *de sa situation, et vous engager*
» *à supplier votre père de sanction-*
» *ner votre mariage et légitimer vo-*
» *tre enfant. Mais s'il s'y refusait,*
» *elle m'a défendu de vous appren-*
» *dre sa retraite, ne voulant plus*
» *troubler votre repos.* — Ce fut chez
» Anna même que j'écrivis à mon
» père pour lui demander s'il voulait
» recevoir Camille comme sa fille,
» puisque je la reconnaissais pour
» ma femme. Le respect que je lui
» dois m'empêchera de vous montrer
» sa réponse. Qu'il vous suffise de
» savoir qu'il traitait mon mariage
» de folie, jurait de ne jamais le re-
» connaître, me chassait de sa mai-
» son, et maudissait l'heure de ma
» naissance, à moins que je ne m'en-
» gageasse à ne jamais revoir Ca-
» mille. Vous croyez bien que je
n'en

» n'en formai pas même la pensée.

» Dès que j'eus reçus cet ordre
» barbare, j'y répondis pour dire à
» mon père un éternel adieu. Je par-
» tis aussitôt de Madrid pour me
» réunir à Camille. J'emmenai Anna :
» combien de fois, durant le chemin,
» lui fis-je répéter les mêmes détails !
» Je les savais mieux qu'elle ; mais
» j'espérais toujours apprendre quel-
» que circonstance nouvelle : et si elle
» variait d'un seul mot dans ses ré-
» cits, que de questions cette altéra-
» tion occasionnait !

» Lorsque j'arrivai dans ces mon-
» tagnes, je sentis tout mon sang se
» glacer. Quelle horreur, lorsque,
» de loin, Anna me montra la misé-
» rable chaumière où Camille s'était
» retirée ! Nous descendîmes de voi-
» ture : Anna me défendit de paraître

» qu'elle ne m'appelât; je la suivis
» doucement. Avant d'entrer dans la
» cabane, nous regardâmes à travers
» la porte : Camille travaillait à une
» robe d'enfant; un petit bonnet était
» sur la table; un berceau dans la
» chambre.... des larmes coulaient
» des yeux de Camille, sans que son
» aiguille s'arrêtât. De tems en tems
» elle regardait son ouvrage, portait
» la main à sa tête, à son cœur, et
» se remettait à coudre.

» Vous ne pouvez imaginer com-
» bien ce travail me la rendit plus
» chère. J'étais si troublé, que, pou-
» vant à peine me soutenir, sans y
» faire attention je m'appuyai contre
» la porte; elle s'ouvrit aussitôt, et
» Camille m'aperçut avant que j'eusse
» eu le tems de me cacher. Elle se
» leva, étendit les mains, et retomba

» sans connaissance. Par combien de
» caresses je cherchai à la ranimer!
» combien de fois je l'appelai, la con-
» jurai de me regarder! Elle ouvrit
» les yeux; mais son émotion avait
» été si grande, qu'elle ne reprit la
» vie que pour souffrir des douleurs
» horribles. Elle m'ordonna de m'é-
» loigner; ses cris me rappelaient
» malgré elle et malgré moi-même.

» Quelquefois je la quittais et cou-
» rais comme un insensé sur la mon-
» tagne, et bientôt j'étais ramené près
» de ce lit de douleur. Enfin Camille
» donna le jour à Angélina, à cet en-
» fant qui me rengagea avec la vie
» lorsque tout m'en détachait.

» Sa malheureuse mère tomba dans
» une faiblesse qui fit craindre qu'elle
» n'existât plus. Elle se ranima ce-
» pendant, et ses premiers mots fu-

» rent pour me demander pardon
» des peines qu'elle m'avait causées :
» *Je vous prie d'aimer ma fille*, me
» dit-elle, *de lui apprendre à me*
» *plaindre. J'espère que Dieu qui*
» *m'a punie, qui a vu mes regrets,*
» *mes souffrances, me pardonnera.*
» *Mais vous, Alphonse!.... mais*
» *Eléonore!.... mon père, le vôtre,*
» *ma mère!.... j'ai tout oublié pour*
» *mon amour.* Tout à coup elle se
» releva : *Alphonse*, s'écria-t-elle,
» *ma vie avait été pure ; je l'aurais*
» *donnée pour vous.... Je vous ai-*
» *mais passionnément ; je vous ai-*
» *mais de toutes les forces de mon*
» *âme.... J'ai tout sacrifié au seul*
» *espoir de vous enchaîner à moi.*
» *Peut-être n'est-il pas une victime*
» *des passions qui ait plus de droits*
» *que moi à la pitié.... Cependant,*

» *que d'objets immolés à ma folie !...*
» Elle parut se faire horreur à elle-
» même : sa tête se perdit ; la cachant
» contre moi, elle imaginait voir
» Eléonore, arrachait ses propres
» cheveux, croyant lui ôter ses voi-
» les.... puis craignant que je ne lui
» échappasse, elle me retenait forte-
» ment, s'écriait : *Ne t'éloigne pas,*
» *Alphonse !... ne t'en va pas ; je ne*
» *vivrai qu'un jour !* Elle appela sa
» fille à grands cris... *Ma fille !....*
» *ma fille !...* Je lui apportai l'enfant ;
» Camille le prit, me fit jurer de vi-
» vre pour lui ; et avec un accent qui
» me fit frémir : *Sais-tu,* me dit-
» elle, *qu'il est moins cruel de tuer*
» *son enfant que de l'abandonner ?*
» — Son délire devint affreux ; dans
» ce moment surtout elle me glaça
» d'horreur : ses cheveux se dres-

» sèrent sur sa tête, ses yeux étaient
» fixés sur moi; ses deux mains po-
» sées sur la faible poitrine de son
» enfant, elle invoquait la mort avec
» ardeur, mais tout bas, mais comme
» si elle craignait que je ne l'enten-
» disse. Elle lui demandait d'enlever
» sa fille avant qu'elle eût été trom-
» pée, abandonnée.... Tout à coup
» elle la regarda. Je ne sais quel sen-
» timent horrible passa dans son âme,
» quelle contraction se fit dans ses
» bras, dans ses yeux; tous ses mem-
» bres se roidirent; je crus qu'elle
» allait presser mon enfant, et d'un
» seul mouvement arrêter sa respira-
» tion pour jamais. — Je me saisis
» des mains de Camille, je les sou-
» levai; mes forces suffisaient à peine
» pour les contenir : l'enfant était
» entre nous; il dormait paisible-

» ment, sans entendre les cris de sa
» mère, qui voulait le soustraire à la
» douleur, tandis que je cherchais à
» lui conserver une vie que peut-être
» il détestera un jour. D'autres fois,
» Camille implorait ma pitié; plus
» souvent elle m'accablait de repro-
» ches cruels. Je vis en peu d'heures
» tout ce que cette âme ardente avait
» dû souffrir depuis notre séparation.

» Sur le soir, la fièvre tomba;
» mais Camille était si faible qu'il ne
» me resta aucune espérance. Elle
» me fit asseoir sur son lit, prit mes
» mains dans les siennes: je m'effor-
» çais de lui cacher mes larmes; mais
» elle les vit, m'en remercia; elle me
» sourit même... Ah! que le sourire
» de celle qu'on va perdre est déchi-
» rant!

» Vers le milieu de la nuit elle me

» parla : la faiblesse de sa voix m'em-
» pêcha de la comprendre. Elle s'en
» aperçut, et leva les yeux au ciel
» douloureusement.... Si près de la
» mort, fallait-il que je lui causasse
» encore une peine! Je la pris dans
» mes bras, et pendant que je la cou-
» vrais de mes baisers, de mes lar-
» mes, elle m'échappait sans retour.
» Camille était morte, morte, sans
» que ni mes cris, ni mes pleurs pus-
» sent me la rendre jamais.

» Je m'aveuglais encore, je ne la
» croyais qu'assoupie ; j'imaginais
» même apercevoir sur ses lèvres
» quelques mouvemens de respira-
» tion. Le silence qui m'environ-
» nait n'était interrompu que par des
» sanglots; moi seul je ne pleurais
» pas : mon existence entière était en
» quelque sorte suspendue. Je ne

» puis dire combien de tems je de-
» meurai dans cet état ; des plaintes
» du malheureux enfant qui venait
» de naître, vinrent tout à coup m'en
» tirer.

» Je m'élançai vers lui ; il était
» dans la chambre voisine : une pay-
» sanne, à qui on avait confié ses pre-
» miers instans, et qui ignorait nos
» malheurs, le tenait dans ses bras.
» Je m'arrètai un moment près de
» ma fille,... innocente créature ! Le
» contraste du calme qui régnait dans
» cette chambre, avec l'horreur de
» ce lit de mort, fit sur moi une im-
» pression affreuse.

» Je m'étais senti entraîné vers ma
» fille par un sentiment irrésistible ;
» un mouvement plus fort me re-
» poussa vers l'infortunée que je ve-
» nais de quitter. Quel changement,

» grand Dieu ! sa tête, que j'avais
» sans doute soutenue sans m'en aper-
» cevoir, était tombée en arrière ; le
» froid, la roideur de ses membres
» ne me permirent plus de douter
» de mon malheur ; tout sentiment
» m'abandonna. Ah ! pourquoi cet
» instant n'a-t-il pas été le dernier de
» ma vie !

» J'ignore par quels soins elle m'a
» été rendue. Le premier moment
» dont le souvenir m'est resté, est
» celui où, sans aucune transition
» sensible, je me trouvai couché dans
» une chambre que je n'avais jamais
» vue, entouré d'hommes que je ne
» connaissais pas. J'ouvris les yeux ;
» je me soulevai péniblement du lit
» où l'on m'avait couché, et je de-
» mandai où était Camille ; je suppliai
» qu'on me rendît Camille. A ces

» mots, le curé fit un signe, et Anna
» parut, tenant mon enfant. Elle s'ap-
» procha de mon lit : *Voilà*, me dit
» le vieillard, *ce qui vous reste de*
» *Camille ; voilà ce qu'elle vous*
» *confie*. Il ajouta, du ton le plus
» attendri, et en même tems le plus
» imposant : *Voilà ce qui vous con-*
» *damné à vivre*. Ces mots réveillè-
» rent mes idées en rouvrant toutes
» les plaies de mon âme, et je crus
» entendre la voix de Dieu même.
» Saisi de respect pour le vénérable
» vieillard : *Mon père*, lui dis-je,
» *elle n'est donc plus !* Je retombai
» sur mon lit, et, pour la première
» fois, je versai des larmes.

» Un cri de mon enfant, qu'Anna
» voulut approcher de moi, me fit
» une impression surnaturelle : je
» me relevai avec force, j'étendis

» mes bras vers lui ; mes mains trem-
» blantes le touchèrent, mes pleurs
» inondèrent son petit visage. Dès
» qu'il eut senti la chaleur du mien,
» ses cris cessèrent ; et ce premier
» bien que je lui faisais, quelque lé-
» ger qu'il fût, me causa un soula-
» gement extraordinaire. C'est de cet
» instant qui ne s'effacera jamais de
» ma pensée, de cet instant où la na-
» ture fut si puissante, que date ma
» nouvelle existence. Depuis mon
» malheur, elle n'avait été que ma-
» chinale ; alors, en devenant plus
» douloureuse, elle fut du moins vo-
» lontaire : je me consacrai à être
» l'appui de cette frêle créature ; je
» me vouai à elle, et mon désespoir
» cessa d'appeler la mort.

» Le bon vieillard, qui n'avait
» point quitté le chevet de mon lit,

» et dont l'œil perçant lisait au fond
» de mon âme, saisit aussitôt une de
» mes mains, et la prenant dans les
» siennes, me dit d'une voix forte :
» *Alphonse, Dieu a parlé à votre*
» *cœur; jurez que vous obéirez à sa*
» *volonté suprême, que vous vivrez*
» *pour Angélina.* — *Oui,* lui dis-je,
» *je le jure!* — Et ce serment du
» moins m'a été sacré.... ».

LETTRE LXIV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 21 juillet 176...

COMME Alphonse était pâle aujourd'hui! comme un jour l'a changé! Il faut aussi que ses malheurs aient fait sur moi une grande impression, car il m'a demandé si j'étais malade. Mon amie, cette question a retenti dans mon cœur, et y a porté une sorte de satisfaction. Partager ses chagrins jusqu'à paraître malade, c'est lui prouver assez combien l'intérêt que je lui avais promis est sincère.

Réellement je souffrais; je me sen-

tais faible, et marchais avec peine : il s'en est aperçu, m'a offert son bras, et nous nous sommes promenés sans presque nous parler. Nous savions que la même pensée nous occupait; mais nous n'osions l'exprimer, dans la crainte de réveiller un souvenir trop douloureux. Le silence seul pouvait éloigner le nom de Camille; il fallait ne rien dire, ou parler d'elle.

Nous nous promenions depuis assez long-tems, lorsque, sans y faire attention, et par un chemin nouveau, nous sommes revenus à la place même où Alphonse m'avait raconté ses malheurs. Je l'ai remarqué la première; et pressentant la peine qu'il allait éprouver, j'ai voulu retourner sur mes pas; mais peut-être m'y suis-je prise trop vivement, car apercevant l'endroit que je voulais éviter : *Oh!*

m'a-t-il dit, *ne fuyons pas un souvenir de Camille!* Il m'a entraînée ; je me suis laissé conduire, et nous nous sommes arrêtés, assis, sans oser nous regarder.

Alphonse est resté quelques minutes la tête cachée dans ses mains ; tout à coup il m'a dit : *Croiriez-vous que presque toutes les nuits, Camille m'apparaît dans le délire où je l'ai vue à ses derniers momens? Aussi, loin d'appeler le sommeil comme tous les infortunés, je le repousse, effrayé d'avance par les fantômes qu'il va m'offrir. Combien de fois, sentant mes yeux se fermer malgré moi, ne me suis-je pas jeté à genoux pour invoquer Camille, pour la supplier de se montrer comme dans les premiers instans de notre amour! jamais je n'ai pu obtenir cette grâce...*

Ah!

Ah! s'est-il écrié, *ne reverrai-je donc plus ce sourire enchanteur qui parcourait toute mon âme! Qu'une seule fois, qu'un seul moment je revoie Camille heureuse, et j'abandonne le reste de ma vie à la douleur!* — Sa tête commençait de nouveau à s'égarer : *Alphonse,* lui ai-je dit, *votre affliction me désespère.* Il s'est levé d'un air effrayé : *Moi, affliger quelqu'un,* a-t-il répété plusieurs fois, comme s'il se parlait à lui-même; *moi!* Il a repris mon bras avec la douceur d'un enfant, et nous avons continué notre promenade.

LETTRE LXV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 20 juillet 176...

Ma sœur, que je suis habile à me tourmenter ! Lorsque je suis arrivée ici, je voyais avec horreur cette retraite sauvage, et je craignais d'y finir ma vie ; à présent que j'ai trouvé Alphonse, que son amitié me console, que je sens surtout combien je lui suis nécessaire, j'imagine toujours que M. de Candale va me rappeler. Oh ! ma sœur, excepté par vous, puissé-je être oubliée, quel-

que tems encore, de tout ce que j'ai connu !

Les malheurs d'Alphonse vous ont touchée, me dites-vous ; et en même tems vous paraissez étonnée de l'extrême intérêt qu'il m'inspire. Vous ne concevez pas comment la simple compassion peut me rendre sensible à ses peines, jusqu'au point d'oublier les miennes. Mais Alphonse n'a que moi au monde : je me le dis ; et alors ce n'est pas à lui, c'est à moi que je promets de ne point l'abandonner. Je regarde sa solitude, et j'aime à sentir que mes soins seuls la lui rendent supportable. Aussi mon intérêt pour Alphonse ne dépend pas de ses sentimens ; il tient à ses chagrins. Je ne désire pas en être aimée, je ne veux que le distraire de lui-même. Il est habituellement triste ;

eh bien ! ma sœur, dès qu'il m'aperçoit son visage s'éclaircit. Que de fois il m'est arrivé d'approcher de lui sans en être vue, de considérer l'abattement dans lequel il était plongé, et de me dire : *Dès que je lui parlerai, un demi-sourire viendra sur ses lèvres.* Quel ravissement j'éprouvais alors ! mon âme s'élançait vers le ciel ; je le remerciais de m'accorder ce pouvoir sur un infortuné.

Ma sœur, ajouter à la satisfaction des heureux, est un plaisir sans doute ; mais d'un regard changer l'impression de la souffrance en signe de joie, c'est-là seulement ce qui nous rend semblables à la divinité.

LETTRE LXVI.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

8 août 176...

La tristesse d'Alphonse a pris une teinte plus douce ; je remarque même qu'il se contraint pour me la dissimuler. Vous allez me croire satisfaite ; eh bien ! ma sœur, j'éprouve, au fond de mon âme, un accablement insurmontable : à mesure que la mélancolie d'Alphonse diminue, la mienne semble augmenter.

Aujourd'hui, après avoir passé plusieurs heures ensemble, il m'a paru plus tranquille. Je me félicitais

du succès de mes soins, lorsque tout à coup une réflexion subite, involontaire, m'a reportée sur moi-même, et m'a présenté tout ce que j'ai fait pour Alphonse depuis que je le sais malheureux; cette ingénieuse bonté avec laquelle je vais toujours au-devant de sa pensée, et je devine toujours ce qui peut le consoler ou lui plaire; cette amitié infatigable qui me fait écouter mille fois les mêmes détails, et toujours avec un nouvel intérêt.... Une voix secrète m'a demandé : *Qu'aurais-tu donc fait si tu avais été aimée ?* — J'ai senti de nouveau mon isolement, le vide de mes jours.... rien qui m'attache; personne à qui je sois chère!.... En présence d'Alphonse, sans pouvoir m'en empêcher, sans vouloir lui en dire le motif, des larmes ont coulé de mes

yeux. Il m'a suppliée de lui confier mes chagrins ; il m'appelait *sa sœur, son amie, la consolation que le ciel lui avait envoyée*. Ces expressions touchantes me faisaient regretter plus vivement encore de n'avoir jamais pu aimer ni être aimée. Ah ! si on m'eût donné un mari de mon choix, je sens aujourd'hui combien j'aurais été heureuse ! Avec quelle passion, quel respect je lui eusse été dévouée ! Que n'aurais-je pas fait pour l'amour, puisque la pitié m'a rendue si sensible ? Que vous dirai-je ? bientôt une multitude de sentimens douloureux, quoique vagues, m'ont absorbée toute entière : j'entendais bien qu'Alphonse me parlait, mais je l'écoutais si peu, que je ne me rappelle point ce qu'il m'a dit. Je me souviens seulement qu'il m'a crié d'une

voix forte : *Emilie, mon Emilie, n'écoutez-vous plus votre ami ?* — Ce nom d'Emilie, qui m'avait fait tant de plaisir la première fois qu'il le prononça, m'a causé une espèce d'horreur en ce moment. *Ne dites pas mon Emilie,* lui ai-je répondu ; *je ne suis l'Emilie de personne.* — Sûrement Alphonse partageait mes peines ; mais loin de me troubler par de nouvelles questions, il a respecté mon silence. Pour s'affliger avec moi, il lui suffisait de me croire malheureuse.

Sur la fin du jour, je suis retournée tristement vers ma demeure. Il m'a remenée tout près de la maison : là, il s'est arrêté, incertain s'il devait me suivre ou me quitter. Je lui ai dit adieu, et j'ai fait quelques pas seule ; il est revenu aussitôt : *Vos larmes*

larmes me font un mal affreux, m'a-t-il dit; *et cependant je souffre encore plus en m'éloignant de vous. J'aime à vous sentir appuyée sur moi : près de vous, mes malheurs n'ont jamais été sans consolation; avec moi, vos chagrins seraient toujours partagés.*

Comme ses yeux exprimaient la reconnaissance ! Nous avons fait encore quelques pas ensemble ; mais je me suis rappelé la crainte qu'il avait de voir mes gens, la répugnance que lui cause toute figure nouvelle. Je lui ai donc dit de s'arrêter; cependant nous n'avons pu nous séparer qu'après avoir répété bien des fois, *à demain.*

LETTRE LXVII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 9 août 176...

En nous quittant hier, Alphonse et moi, nous eûmes tort de répéter si souvent *à demain* : qui peut répondre d'un jour ? celui-ci est affreux : il est impossible d'aller sur la montagne. Encore si c'était un de ces orages qui laissent espérer le prompt retour du beau tems ! mais c'est un ciel gris, une de ces petites pluies interminables. Alphonse est seul, et la tristesse de la nature redoublera

sa mélancolie : Alphonse sera plus malheureux, et je ne serai pas auprès de lui pour le consoler. . .
. . . .

Une visite du curé a interrompu ma lettre. *Je savais bien*, m'a-t-il dit en riant, *que je parviendrais à vous trouver.* — Je l'avoue à ma honte, j'avais presque oublié ce bon vieillard ; et cependant son souvenir devrait toujours se mêler à celui de Camille et d'Alphonse. — *Vous ne savez pas, Madame, que j'ai fait prier pour la pluie ; sans le mauvais tems je désespérais de vous revoir.* — Il m'adressait avec tant de douceur ces petits reproches ; il semblait si enchanté de se retrouver avec moi, que je ne cessais de lui dire qu'il

était bien bon. — *En effet, mon indulgence a bien plus de mérite que vous ne pensez*, a-t-il répondu; *vous m'avez oublié, c'est déjà un grand malheur; mais de plus, vous avez réuni toutes les affections d'un infortuné qui n'a plus songé à moi depuis qu'il vous a vue.* — J'étais embarrassée de l'entendre parler d'Alphonse; je n'osais pas avouer le connaître; il m'avait tant priée de ne le dire à personne! — *J'ai vu Alphonse ce matin*, a repris le curé; *en me parlant de votre extrême bonté, il ne m'a rien appris. Mais moi, je lui ai montré qu'elle s'étendait sur tous les genres d'infortune. Je lui ai fait voir notre village réparé par vos bienfaits, tous les habitans rendus à l'aisance et au bonheur. Il m'a reproché de ne l'avoir*

pas mis à portée de vous prévenir ; j'ai été charmé qu'il regrettât de n'avoir pas devancé votre bienfaisance. Un regret pour Alphonse est l'engagement de vous imiter, et faire le bien, c'est commencer à être heureux. — Il a soupiré, a gardé quelque tems le silence ;....... puis tout à coup il m'a parlé de Camille. *Elle a bien souffert*, m'a-t-il dit ; *mais on ne lui avait jamais appris à examiner les motifs qui la faisaient agir. Son orgueil, blessé des mépris du duc d'Al*** pour sa mère, lui fit souhaiter de subjuguer Alphonse. Loin de réprimer ce premier désir, elle l'encouragea ; un obstacle à vaincre ne paraissait à Camille qu'un triomphe à remporter. Elle chercha à plaire, voulut être aimée, crut l'être, et s'attacha véritablement :*

delà tous ses malheurs et la perte d'Alphonse. Ah! Madame, j'ai vu bien des larmes! combien de fois la superbe Camille est venue pleurer près de moi, et chercher quelques paroles consolantes! — Mais au moins, ai-je repris, *jusqu'à l'instant où le duc d'Al*** voulut marier son fils, Camille a été heureuse: Alphonse l'aimait!* — Non, ma sœur, il prétend qu'Alphonse n'avait de passion ni pour Camille, ni pour Eléonore, puisqu'il n'aimait exclusivement ni l'une ni l'autre; qu'il fut séduit par la beauté de Camille, enchanté par la douceur d'Eléonore : peut-être même fut-il plus entraîné par ce besoin d'aimer qu'on éprouve à son âge, surtout par cette confiance qui vous livre sans réserve aux premiers objets qui s'intéressent à vous. Enfin, ma

sœur, il assure qu'Alphonse a connu l'amitié, a senti la reconnaissance, mais qu'il ignore encore ce que c'est que l'amour. *Eh! que je crains pour lui cette passion*, a-t-il ajouté; *Alphonse a une de ces âmes ardentes, passionnées, dont les qualités sont peut-être plus à craindre que les défauts.* — *Croyez-vous donc possible de contenir, d'arrêter ce caractère impétueux?* Hélas! ma sœur, je pensais à moi en faisant cette question; oubliant ma jeunesse, mon inexpérience, je me voyais sa plus tendre amie et son guide. — *Si j'avais été près de lui, je n'eusse même pas essayé de l'arrêter. Avec une âme céleste, mais toute de feu comme la sienne, il ne faut qu'obtenir du tems; j'aurais cherché à le mettre en garde contre ses premières im-*

pressions, à l'empêcher de s'y livrer.... *Madame*, a-t-il continué avec un accent, un regard que je n'oublierai jamais; *Madame, combien de victimes des passions auraient évité leur ruine, si elles avaient eu la force d'examiner d'abord les malheurs qu'elles se préparaient!* Après un long silence, le respectable homme a baissé les yeux; puis il a ajouté en soupirant : *Ces tardives réflexions ne peuvent réparer le passé : mais il est bien jeune; il peut encore être long-tems heureux. Si vous vouliez m'aider à l'éloigner de cette retraite, vous contribueriez à sa tranquillité.* Il joignait les mains, comme s'il priait : *Le malheur d'Alphonse vous a touchée; rendez-le à sa famille; qu'il retourne chez son père; qu'il se sou-*

mette à ses volontés. Je sais que près de lui il ne trouvera pas de bonheur ; mais ce n'est pas le bonheur qu'on peut espérer pour une âme livrée au repentir. Il faut d'abord lui rendre sa propre estime, la réconcilier avec elle-même ; et l'on ne saurait y parvenir qu'en lui imposant des devoirs, des sacrifices. Dans ce moment, Alphonse ne s'occupe que de Camille, parce qu'il a causé sa perte. Mais si aujourd'hui son père mourait, en l'accusant d'avoir avancé sa vieillesse, tous les sentimens naturels reprendraient leur première force, et de nouveaux mais éternels remords viendraient l'accabler. Ah ! s'est écrié le bon vieillard, avec un attendrissement qui m'a pénétrée, *arrachez mon fils, il m'a permis ce nom,*

arrachez l'âme la plus pure, la plus généreuse, le meilleur des hommes enfin, à des malheurs qui le menacent et qu'il ne prévoit pas. — *Mon père*, lui ai-je dit.... — *Quoi! vous daignez aussi m'appeler votre père?* — Je m'étais servie de cette expression sans m'en apercevoir, mais je la répétai avec plaisir : *Mon père, que faut-il faire?* — *Engager Alphonse à écrire au duc d'Al*** : qu'il lui donne seulement cette première marque de respect; ensuite, le tems, une correspondance suivie les rameneront l'un vers l'autre.* — J'ai promis au bon curé de le seconder. Alphonse, Alphonse, serez-vous heureux?

LETTRE LXVIII.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

11 août 176...

ALPHONSE est venu au-devant de moi aujourd'hui. Avec quel intérêt il m'a regardée ! Comme il semblait chercher sur ma figure s'il n'y avait pas encore de nouvelles traces de larmes ! Il se rappelait sans doute celles qu'il m'avait vu répandre dernièrement, et dont, pour la première fois, ses malheurs n'étaient pas l'objet.

Sa petite fille était avec lui; elle

me tend les bras dès qu'elle m'aperçoit : son père paraît lui savoir gré de l'instinct qui la porte vers moi; il l'embrasse avec plus de plaisir lorsqu'elle m'a souri, et il lui sourit quand elle me caresse.

En passant près du village, il s'est arrêté tout à coup, et m'a dit : *Est-il possible de s'affliger quand on a fait tant de bien? Regardez autour de vous, il n'y a personne ici que vous n'ayez secouru ou consolé; mais moi! oh! moi sur-tout, je vous dois plus que la vie : le malheur ne m'avait rien laissé; vous m'avez tout rendu, la paix de l'âme, le désir du bien. Avant de vous connaître, les agitations de la veille me faisaient redouter le jour suivant; près de vous, le passé s'adoucit, et l'avenir peut encore avoir*

des charmes. — Ma sœur, je sentais bien qu'il exagérait ses obligations pour me distraire de mes peines; cependant je l'écoutais avec un plaisir que je n'ai jamais éprouvé.

Le reste du jour, il s'est servi des expressions les plus douces, attachant toujours à mon nom quelque épithète tendre ou flatteuse : c'était toujours *bonne Emilie, douce Emilie;* d'autres fois il m'appelait *ange du ciel.* Mon âme reçoit avidement ces éloges; je ne me flatte pas de les mériter, mais j'aime à me persuader qu'il croit me les devoir.

Alphonse était si calme aujourd'hui, que je n'ai pas osé lui proposer d'écrire à son père; il y aurait eu de la barbarie à lui rappeler ses peines, lorsque pour la première fois il en paraissait distrait.

LETTRE LXIX.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

17 août 176...

Ma sœur, le croiriez-vous? dans ce désert on m'a donné une fête, et une fête où j'ai été plus heureuse et plus gaie qu'au milieu de mes anciennes grandeurs.

C'était hier l'anniversaire de ma naissance. Il y a déjà long-tems que, dans un moment de tristesse, je l'avais dit à Alphonse, en ajoutant que je voulais consacrer ce jour à la mélancolie. Depuis, je l'avais oublié : jugez

de ma surprise, lorsqu'hier matin, le curé, accompagné de tout le village, vint me chercher. Alphonse était à leur tête : Angélina, qu'il portait entre ses bras, me présenta une rose; je la pris : aussitôt la pauvre petite trouva très-mauvais que je lui eusse ôté cette fleur, et cria pour la ravoir. Anna, le curé, Alphonse, les femmes du village voulurent lui faire comprendre qu'elle me l'avait donnée; jamais elle n'y consentit : plus on lui parlait, plus elle s'obstinait; enfin je lui rendis cette rose, que cependant j'aurais aimé à porter. Angélina, très-satisfaite, me permit de l'embrasser, puis elle effeuilla ma rose et m'en jeta même quelques feuilles, lorsque je ne la lui demandais plus. — Le curé me dit : *Cet enfant nous a devancés, car nous allons aussi vous offrir*

des dons que vous aurez la bonté de nous rendre. — Il me pria de venir au village ; les paysans qui nous accompagnaient s'éloignèrent de nous insensiblement. Le curé, Alphonse essayaient de me distraire, et s'arrêtaient quelquefois pour rallentir ma marche. Je ne remarquai cet innocent manége que lorsqu'en entrant dans le village, j'en vis tous les habitans à la porte de leurs chaumières. Sur un des côtés de la place étaient les troupeaux que je leur avais procurés ; sur l'autre, on avait dressé des espèces de boutiques où étaient réunis les meubles, les instrumens d'agriculture, les habits, les toiles, des pièces de draps, enfin tout ce que peu à peu j'avais distribué dans chaque famille, et qui, rapproché ainsi, paraissait considérable. Au milieu

lieu de la place on avait élevé une sorte d'arc de triomphe sur lequel était écrit : *Nous n'avons que ce qu'elle nous a donné.* — Ma sœur, que les émotions que j'éprouvais dans ce moment étaient douces ! Ah ! je pouvais bien dire que j'étais heureuse !

On me fit asseoir sous cet arc, et les anciens du village vinrent me remercier. Le curé n'avait point voulu leur apprendre de fastidieux complimens, ou des vers qu'ils n'auraient point sentis ; c'était par un mot, par un geste, ou en me montrant leurs femmes, leurs enfans rendus au bonheur, qu'ils m'exprimaient leur reconnaissance.

Ils firent place aux jeunes filles du village ; elles portaient trois énormes bouquets, m'en présentèrent un, et

offrirent les deux autres à Alphonse et au curé : c'était aussi une surprise que leur attachement avait ménagé à ce bon vieillard. Il fut honteux qu'on eût pensé à lui, qu'on eût mêlé son souvenir au jour de ma fête. Je sus bien bon gré à ces pauvres gens de n'avoir pas oublié celui qui, si longtems avant moi, consolait leurs peines.

Alphonse reçut son bouquet avec cet air distrait, cette indifférence qui se répand sur toutes ses actions depuis qu'il est malheureux ; sans le regarder, il le donna à un enfant qui était près de lui. Ces jeunes filles parurent affligées ; aussitôt je repris le bouquet, et dis tout bas à Alphonse : *Ne refusez pas leurs hommages ; les dons du pauvre viennent du cœur.* — A l'instant il choisit les deux plus belles fleurs, et les attacha à son ha-

bit ; mais je vis que le bouquet allait encore être abandonné : je le pris de nouveau, j'en donnai deux fleurs à chacune des jeunes filles qui m'entouraient ; alors leur tristesse se changea en gaieté. Alphonse me demanda par quel charme je parvenais toujours à les rendre heureux. *Je tâche de ne pas oublier*, lui dis-je, *que le cœur des bonnes gens a un instinct de délicatesse qui les avertit aussi sûrement que la nôtre, quoiqu'ils ne sachent comment l'exprimer. En laissant ce bouquet tout entier à une seule, c'était un signe de préférence ou de dédain ; donner à chacune de ces jeunes filles autant de fleurs que vous en avez gardé, c'est les rapprocher de vous, c'est partager avec elles.* — Alphonse me promit, en riant, de ne pas

oublier cette leçon. On goûta, on dansa sur la pelouse; et vers le soir, Alphonse et le curé me ramenèrent chez moi. En entrant dans ma chambre, Alphonse qui y venait pour la première fois, vit ma harpe, et m'apprit qu'il m'avait déjà entendu. — Ma sœur, c'est lui qui se promenait sur la montagne, cette nuit où des soupirs et des plaintes me causèrent une si grande frayeur. Alphonse aime beaucoup la musique : je jouai plusieurs variations; il paraissait heureux, je l'étais plus que lui. — Dès que le jour fut tout à fait tombé, le curé me pria de me montrer à ma fenêtre; jugez de mon étonnement à la vue d'un fort joli feu d'artifice, suivi d'une illumination assez bien ordonnée, et qui, répandue sur la montagne, faisait un effet charmant.

La nuit était superbe; je la passai presque toute entière à me promener avec Alphonse. De tems en tems nous entendions dans le lointain les rires, les éclats de la grosse joie des paysans, auxquels succédaient un silence, un repos enchanteur; alors nous éprouvions cette espèce de calme qui naît du plaisir d'être ensemble. Satisfaits l'un près de l'autre, nous nous parlions à peine, et livrés à notre rêverie nous étions sûrs d'être également heureux. Cependant il fallut nous séparer; mais avant de quitter Alphonse, craignant de lui demander la promesse de ne plus songer à ses anciens chagrins, je me permis de lui dire : *Un beau ciel, un air pur, des jours consacrés à la bienfaisance; voilà des biens que ni la méchanceté des hommes, ni même nos*

erreurs ne peuvent nous ôter. — *Oui*, répondit-il, *je le sens d'aujourd'hui; le bonheur des autres est encore à moi.* Il prit une de mes mains dans les siennes, et ajouta : *Je m'engage à ne jamais entendre la plainte de l'infortune sans la secourir, ses remercîmens sans penser à vous.* — Mon cœur et mes yeux se portèrent vers le ciel ; j'osai le remercier du sentiment que j'éprouvais : un plaisir aussi pur ne pouvait venir que de lui.

LETTRE LXX.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

18 août 176...

Mon amie, est-ce à moi à parler de bonheur ! comment n'ai-je pas tremblé en vous écrivant que j'étais heureuse ? Je puis à peine vous exprimer le trouble qui m'agite. Ce soir, Angélina, qui commence à balbutier quelques mots, pour la première fois m'a appelée *maman*.—Alphonse a pâli. — *Grand Dieu !* a-t-il dit, *qui peut lui avoir enseigné cette expression ?*

Hélas ! ma sœur, c'est moi qui la lui ai apprise, mais dans l'innocence et le secret de mon cœur. Mille fois, en tenant cette petite sur mes genoux, je me suis plue à lui répéter ce nom, comme si les sentimens de mère y étaient attachés ; il me semblait qu'en le prononçant, je m'engageais à en remplir les devoirs. Souvent, comme la plus tendre mère, pendant le sommeil d'Angélina, je l'embrassais ; mes caresses ne la réveillaient pas, et cependant je la caressais avec délices. De même, par un autre enchantement, lorsqu'elle ne pouvait encore que sourire ou se plaindre, je ne pensais pas qu'elle pût me comprendre, et cependant je lui parlais sans réflexion.

Malheureuse enfant, s'est écrié Alphonse, *tu n'as plus de mère ; c'est moi*

moi qui t'ai privée de ta mère ! Il a pris sa fille et s'est enfui avec elle : ma sœur, j'entends encore le bruit de ses pas lorsqu'il s'éloignait ; si j'allais ne plus le revoir !

LETTRE LXXI.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

19 août 176...

Ma sœur, ma sœur, où vais-je? où m'entraîne un sentiment que j'étais loin de prévoir, et que je ne puis plus vaincre? je repousse la réflexion.... ; ne puis-je aimer comme jusqu'ici, dans l'ignorance de mon cœur!

Hier, comme de coutume, je me mis en chemin pour rejoindre Alphonse. Je ne le trouvai ni à la caverne, ni au rocher, ni près de son

arbre favori; il avait évité tous ces lieux de prédilection, et je crus deviner que c'était pour me fuir. Mais je pensai que peut-être, lorsque l'heure où j'arrive ordinairement serait passée, il viendrait aussi à l'un de nos rendez-vous. A tout hasard, voulant lui apprendre que je l'avais cherché, je nouai mon mouchoir à son arbre chéri: j'avais un voile, je courus le poser à l'entrée de la caverne, et j'allai, avec le même empressement, attacher mon chapeau près du rocher. — Alphonse, me dis-je avec une amère satisfaction, partout vous trouverez des marques de souvenir; et, pour la première fois, je sentis à quel point je l'aimais.

Renonçant à l'attendre, ou peut-être me flattant de le rencontrer, je gagnai la montagne. Tous les sen-

timens qu'Alphonse m'avait exprimés, repassaient par mon cœur, à mesure que des sites semblables à ceux qui les avaient fait naître, s'offraient à mes yeux. Une vue magnifique se présenta; comme lui j'en détournai mes regards; je me rappelai qu'il m'avait dit *qu'un vaste horison est une image de l'avenir.* Sans trop distinguer les malheurs que je redoutais, il me semblait n'avoir plus que des peines à attendre.

Je me détournai donc, et cherchant à gravir le côté le plus escarpé, bientôt je n'aperçus plus aucun signe de végétation. Ce sol, entièrement aride, me fit horreur. Il y avait là quelque chose de seul, d'abandonné, que je ne pus m'empêcher de comparer à moi-même. Dans ce moment une voix secrète me cria

qu'étant éclairée sur mes sentimens, il fallait aussitôt me séparer d'Alphonse.

Je redescendis la montagne, et de loin j'aperçus Alphonse étendu près de l'arbre où nous avions été si souvent ensemble, et absorbé dans la plus profonde rêverie. Mais jugez ce que je devins en voyant qu'il avait détaché mon mouchoir et l'avait jeté loin de lui. Un cri involontaire m'échappa; ces marques de colère, de dédain, dissipèrent mon inquiétude et mes remords. L'amour ne me paraissait plus ni dangereux, ni criminel; ce n'était qu'un malheur affreux et insurmontable.

Alphonse me voyant chanceler, se leva précipitamment pour me soutenir; mais je le repoussai. — *Ah! ne me haïssez pas*, s'écria-t-il : *si*

vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour vous fuir ! — Et pourquoi me fuyait-il ? n'est-ce pas le repos de ma vie que j'ai perdu pour consoler ses peines ? Cette fuite m'a appris combien il m'était cher : j'étais si heureuse de l'aimer sans m'en apercevoir !

Ecoutez-moi, par pitié écoutez-moi, reprit Alphonse ; *ce nom de mère que vous a donné mon enfant, m'a causé une impression que je ne puis vous rendre..... J'avais presque oublié Camille, je ne me rappelais plus Eléonore !.... Oui, depuis plusieurs jours mes idées étaient vagues ; il n'y avait de sensible pour moi que ce qui venait de vous.... Hier en vous quittant j'errai toute la nuit ; mes remords ou mon malheur m'ont conduit sur la tombe*

de Camille. Là même je ne pouvais penser à elle sans vous mêler à son souvenir.... Je crus qu'il lui fallait une réparation ; je promis de vous éviter.... : je ne sacrifiais que moi, et je le croyais facile. Mais aujourd'hui, déterminé à ne pas vous voir, je n'ai pu cependant m'empêcher de venir où nous nous rencontrons toujours..... : je vous ai précédée, de loin je vous ai aperçue.... ; tout ce que j'ai pu rassembler de courage m'a suffi à peine pour m'éloigner lorsque vous êtes arrivée.... Je vous ai vue me chercher, nouer votre mouchoir à votre arbre favori ; et seul, je me répétais avec ardeur le nom de Camille, pour être bien sûr de ne pas vous joindre. — Ingrat Alphonse, m'écriai-je ! et ce mouchoir jeté loin de vous ? — *C'est parce qu'après*

m'en être saisi, j'ai été effrayé du prix que j'y attachais. Emilie, guidez-moi ; pardonnez-moi ; mais parlons de Camille, d'Eléonore ; empêchez-moi de les oublier. — Quelle tendresse régnait dans ses paroles, dans son regard ! j'étais émue, je tremblais, moi ! la femme d'un autre ! Non, je n'oublierai ni mes liens, ni Camille. Je me rappelai ce que m'avait dit le curé ; je sentis la nécessité de rendre Alphonse à d'autres objets d'attachement. Je comptais, lui dis-je, vous amener peu à peu à des devoirs plus sacrés que ceux qui vous entraînent. — *Quel nouveau crime ai-je commis?* me répondit-il d'un air effrayé. — Vous offensez votre père ; savez-vous s'il ne succombe pas au malheur de vous avoir perdu? Camille a partagé vos

fautes, vous a pardonné en mourant : mais si votre père n'existait plus ; s'il vous avait haï à sa dernière heure ? — *Dieu, détournez de moi cette affreuse douleur !* — Il se recula comme si, en s'éloignant de moi, il eût évité le malheur dont je le menaçais.

Hélas ! je savais bien que l'idée d'un père mourant et offensé ramenerait Alphonse vers le sien ; que vraisemblablement elle l'éloignerait de ces montagnes : aussi, quand j'ai prononcé la seule raison à laquelle il ne devait pas résister, tout mon sang s'est retiré vers mon cœur.

Il m'a promis d'écrire à son père. — Ma sœur, je lui rendrai une famille, des amis, une patrie : peut-être sera-t-il heureux ?

Mon Dieu, je ne vous demande point de bonheur; mais s'il pouvait m'être permis de n'avoir ni souvenir, ni regrets!

LETTRE LXXII.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astej.

20 août 176...

Voici la lettre qu'Alphonse m'a apportée pour son père; je ne doute pas qu'elle ne les réconcilie, qu'ils ne se réunissent. J'ai fait ce que j'ai dû; et cependant je suis loin d'en sentir encore la récompense dans mon cœur. Mon amie, savez-vous le seul sentiment qui me soutienne, qui quelquefois me porte à défier le malheur? c'est que mon amitié sera aussi pure, aussi généreuse que celle d'Eléonore.

Copie de la lettre d'Alphonse.

« Mon père, il y a long-tems que
» j'aurais dû vous écrire; mais j'ai
» bien souffert : Camille n'est plus!
» Oserai-je l'avouer? souvent en-
» traîné vers vous, j'ai craint que ce
» malheur ne vous donnât une se-
» crète satisfaction. Oh! non, non;
» faites-moi ce dernier sacrifice; ac-
» cordez un regret à celle dont j'ai
» causé la mort.

» Je suis père; et ce titre cher et
» sacré a réveillé tous ceux qui me
» soumettaient à vous. En voyant
» mon enfant, je ne puis croire que
» vous soyez inexorable pour le vô-
» tre; Dieu le préserve de me causer
» les chagrins dont je vous ai acca-
» blé; qu'il le préserve aussi du re-

» gard d'un père mécontent! Mon
» père, c'est à genoux, c'est près de
» mon enfant que je vous conjure de
» l'adopter, de le reconnaître, de
» renouer les liens qui m'attachaient
» à vous; c'est près de lui que je
» promets de vous porter l'amour,
» le respect que je désire lui inspi-
» rer. Mon père, croyez que les ser-
» mens faits sur le berceau de ma
» fille me seront sacrés ».

ALPHONSE.

LETTRE LXXIII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

22 août 176...

La lettre d'Alphonse est partie; notre digne ami ne doute pas que son père ne le rappelle. Soyez tranquille, ma sœur, bientôt nous serons séparés. Je ne jouis même pas du tems que nous avons à être ensemble : nous ne causons plus; je me promène avec lui sans pouvoir lui parler; de loin en loin quelques mots interrompus.....; mais à présent je cherche ce que je dois lui dire. Quel-

quefois, après être restée long-tems à rêver, je le regarde, et il me sourit d'un air si triste! il croit que c'est à son tour à me consoler, et il souffre sans savoir, sans demander ce qui m'afflige.

Aujourd'hui, répondant peut-être à ma conscience qui m'accusait d'avoir trop oublié M. de Candale, je me suis mise tout à coup à parler de lui. Il faut l'avouer, c'était la première fois depuis le jour où j'avais confié mes malheurs à Alphonse : aussi en a-t-il témoigné un étonnement qui m'a interdite; je me suis tue. — Après quelques instans, il m'a dit : MADAME, *parlons de ce qui vous intéresse; je me reproche de l'avoir négligé.* — Ma sœur, jamais il ne m'avait appelée *madame;* il le doit : mais qu'il y a peu de jours

encore, j'aurais reproché à Alphonse la moindre altération dans son amitié! Aujourd'hui, ce nom si froid m'a consternée; cependant je n'ai pas osé m'en plaindre; ma conscience même le répétait après lui. Oui, il faut revenir; — de bien loin revenir: — je suis égarée; — je ne sais où me retrouver.

LETTRE LXXIV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 30 août 176...

Comme mes chagrins passés me semblent méprisables aujourd'hui! Que je suis honteuse d'avoir été accessible aux éloges ou à la méchanceté d'une madame d'Artigue, d'un chevalier de Fiesque! Comment ai-je pu donner le nom de malheur aux peines qui ne venaient pas d'Alphonse. Souvent je me demande quelle fatalité me l'a fait rencontrer aux premiers jours de ma vie, dans mes

rêves de bonheur, et me le ramène encore après mes infortunes.

Chaque jour nous attendons une réponse du duc d'Al***; peut-être que ce soir, demain, Alphonse recevra l'ordre de rejoindre son père. Et moi, malheureuse! à quoi m'occuperai-je lorsqu'il ne sera plus ici? que deviendrai-je?..... Je n'ai pas un souvenir où son idée ne vienne se joindre, une espérance où je ne cherche à la rattacher. Le croiriez-vous, ma sœur? n'osant passer ma jeunesse près de lui, mon esprit et mes vœux me transportent au déclin de ma vie, là où les passions n'existent plus; je me demande si nos derniers jours ne pourraient s'écouler ensemble. Je bénirais même mon existence actuelle, s'il m'était promis de consacrer à sa vieillesse les soins que je

donnais à ses peines. Oui, sans plaintes, sans résistance, je consentirais à souffrir, je me soumettrais au malheur, pourvu que, dans l'avenir, je pusse espérer de revoir Alphonse.

LETTRE LXXV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 4 septembre 176...

La voici cette réponse ; le duc d'Al*** l'a adressée au curé : il vient de me la remettre et me condamne à la porter. Il croit que je puis seule obtenir d'Alphonse qu'il se soumette aux ordres de son père. Je n'ai pas voulu qu'il me les fît connaître ; c'est encore trop de les apprendre avec Alphonse. — Ma sœur, il s'en ira ; — soyez-en sûre ; — bientôt je l'entendrai me dire

adieu! Je suis bien malheureuse; et cependant je sens que cet instant ne sera pas le plus affreux : je le verrai du moins : — mais demain, — mais les jours qui suivront! — Mon amie, Dieu vous préserve de semblables chagrins. Ce n'est pas un de ces malheurs qui vous arrivent du dehors, et dont le premier choc est le plus sensible : c'est une douleur profonde qui a pris sa place, qui s'est établie, que vous ne pouvez plus vaincre, et qui bientôt gagnera tout le cœur. — Alphonse, si depuis quelques jours vous avez aperçu un sourire sur mes lèvres, c'est qu'alors je pensais avec joie que je puis mourir.

LETTRE LXXVI.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Madrid, 21 décembre 176...

Je suis à Madrid. Ne me condamnez pas sans m'entendre : après un silence de trois mois, je vous écris pour vous dire un éternel adieu.

Les malheurs qui m'ont accablée vous sont déjà connus ; mais vous en ignorez les détails les plus douloureux. Mon cœur a besoin de vous les confier, de se dire que le vôtre approuvera ma retraite, sentira qu'elle est devenue inévitable. Si vous plaignez

ma jeunesse, que ce soit seulement parce qu'il me reste encore long-tems à souffrir. Mon amie, vous saurez tout, mes erreurs, mes regrets, et le sentiment qui me domine toujours.

Je me souviens que je vous ai quittée pour aller porter à Alphonse la lettre de son père. Alphonse! j'y pense sans cesse.... A ce nom seul que je viens d'écrire, tout mon sang a tressailli. — Le tems était orageux, mais j'avançais toujours, tellement occupée de cette fatale lettre, que je ne voyais rien de ce qui m'environnait.

En apercevant Alphonse, je frémis, comme s'il allait prononcer le malheur de ma vie: cependant c'était moi qui lui apportais les ordres qui devaient décider de la sienne.

— Comment vous exprimer les battemens de mon cœur, avant d'oser faire mention de cette lettre à laquelle je ne cessais de penser, et dont il m'était impossible de parler. Au lieu de m'asseoir près d'Alphonse comme de coutume, je craignais de m'arrêter. Il me semblait qu'alors cette lettre s'échapperait de mes mains: à peine pouvais-je me soutenir, et je m'obstinais à marcher. M'arrêtant à chaque pas, m'appuyant sur chaque arbre, je me sentais défaillir ; et si Alphonse me pressait de me reposer, je me hâtais d'avancer. Bientôt se bornant à me suivre, il me regardait avec un étonnement mêlé de pitié ; il ne se doutait point de la part qu'il avait à mes peines.

Le tems s'obscurcissait et je ne le remarquais pas; Alphonse me pria de

de gagner un abri. Il m'entraîna sous un immense quartier de rocher, d'où j'apercevais tous les endroits où nous avions été le plus souvent ensemble. Je voyais cette première caverne où je l'avais retrouvé ; je pouvais même distinguer son arbre favori. Hélas ! me disais-je, bientôt c'est tout ce qui me restera ; et tour à tour je les regardais pour y trouver ou y attacher des souvenirs.

Le vent, le tonnerre retentissaient dans la montagne ; Alphonse tremblait pour moi, tandis que je devenais plus tranquille. Je ne sais si ce bouleversement extérieur peu à peu calmait mon âme, ou si cet orage, qui semblait devoir tout détruire, en me faisant regarder la vie comme moins assurée, m'en faisait aussi moins redouter les chagrins.

Je vis plusieurs fois Alphonse jeter les yeux avec horreur sur ce rocher sous lequel il m'avait placée. Tout à coup un oragan affreux se fit entendre : pas un arbre qui ne fût ployé, pas une caverne qui ne retentît, pas un rocher qui ne fût ébranlé. Alphonse m'arracha de celui qui m'avait servi d'asile, et nous vîmes aussitôt plusieurs pierres énormes s'en détacher, rouler du haut de la montagne, et briser tout ce qu'elles rencontraient. Le croiriez-vous ? je n'éprouvai aucune émotion, jusqu'au moment où une de ces pierres vint frapper notre arbre chéri : ma sœur, je le vis se rompre, tomber ! et le premier cri m'échappa. Malheureuse, aimais-tu donc assez pour qu'il n'y eût de sensible pour toi que ce qui tenait à ton amour !

Alphonse ne vit même pas son arbre brisé; je le lui fis remarquer: *Dieu*, reprit-il, *que nous sommes différemment affectés !... Ah ! je ne tremble que pour elle...* Au milieu de son trouble il s'écria : *Je ne connaissais pas encore l'amour !* Ma sœur, ces paroles vinrent se graver dans mon cœur; mais j'eus assez d'empire sur moi pour ne point paraître les avoir entendues; il put croire qu'avec le bruit de l'orage, elles s'étaient perdues dans la montagne.

Des précipices se formaient sous nos yeux, et nous ne savions si la terre qui nous portait, n'allait pas s'entr'ouvrir. J'ignorais où me conduisait Alphonse; je n'avais ni le désir de m'éloigner, ni la force de lui résister. Nous gagnâmes une petite cabane adossée à une chaîne de ro-

chers; c'était la retraite d'Alphonse. Je ne l'avais jamais vue; il en ouvrit la porte, et me plaça, presque mourante, sur une chaise qui se trouvait à l'entrée de la chambre. Il appela Anna à grands cris; elle vint aussitôt. Tous les deux cherchaient à me rendre à la vie; mes yeux étaient fermés; ils me croyaient évanouie. Mais faut-il vous l'avouer, ma sœur? je me trouvais chez Alphonse sans l'avoir prévu, et je me livrais à une secrète satisfaction de n'avoir pu m'y opposer. Cependant, le sentiment de ce que je me devais à moi-même me rappela bientôt que je ne pouvais m'arrêter davantage. Je voulus m'éloigner; le tems ne me permettait pas de sortir : je témoignai à Alphonse le désir de passer dans la chambre d'Anna. Je sais que, dans la sévérité de mes remords, c'était

toujours être chez Alphonse; mais pour moi, mais dans ce moment, quelle distance me semblait exister entre ces deux cellules! A peine eus-je mis le pied dans celle d'Anna, que je me retournai pour regarder encore la retraite d'Alphonse. Je vis des livres, quelques arbustes consacrés au deuil et à la mélancolie, un portrait de Camille, des pistolets sur la cheminée.... au milieu de ces déserts, peut-être les avait-il pour sa sûreté, pour celle de son enfant: mais dans ma tristesse je me figurai combien de fois, depuis ses malheurs, il avait pu les regarder comme la fin de ses peines! Aussi ces armes meurtrières firent-elles sur moi une impression surnaturelle; j'aurais voulu les emporter, les cacher, les rendre introuvables. Que n'osai-je alors pren-

dre mon effroi pour une inspiration! mais il faut être heureux pour se croire averti par le ciel.

J'entrai dans la chambre d'Anna. Angelina dormait; je m'assis à côté de son berceau; je l'embrassai, elle ne s'éveilla pas; je l'embrassai encore. Auprès de cette innocente créature, je repris courage, et donnai à Alphonse la lettre de son père. Peut-être aussi, ma sœur, cet effort purifiait-il à mes yeux ma présence chez Alphonse.

Il ouvrit cette lettre avec une inquiétude visible. Pendant qu'il la lisait, je pris la main d'Angelina; tout ce qui me rapprochait d'elle avait le pouvoir d'adoucir mon âme. — *Jamais...!* s'écria Alphonse. — J'osai lui demander l'objet d'une résolution si fortement exprimée. — *Mon père*

veut que je quitte cette retraite...., que j'aille à ses pieds avouer mes torts...., solliciter mon pardon.... Moi !.... m'humilier jusqu'à ce point! Il veut que je m'en rapporte à lui du sort de mon enfant..... Jamais, jamais! — Dans cet instant, ma sœur, je ne pensai plus à moi: que me faisaient et le malheur et la vie, si j'obtenais qu'Alphonse retrouvât tous les biens auxquels les hommes attachent de l'importance!... si je méritais qu'il m'estimât même encore plus qu'Eléonore! J'osai défendre son père, et le justifier de ce qu'il exigeait de lui des marques de soumission avant de croire à ses regrets. La fortune, l'éclat du rang, les honneurs de l'ambition, un mariage avantageux, je voulais mettre Alphonse à portée de posséder tous

ces biens ; mais en les désirant pour lui, je sentais cependant qu'il n'en était aucun qui méritât qu'on les lui fît envisager. C'est le sort de sa fille sur lequel je portai ses regards ; voudrait-il risquer que son père ne la reconnût pas, la condamnât à n'appartenir à aucune famille, la privât des biens auxquels elle avait droit ? — *Il m'est impossible de quitter ce séjour*, me dit Alphonse. — Aussitôt je pris son bras, je l'entraînai dans sa chambre, dans cette chambre d'où je venais de sortir avec l'embarras de m'y être trouvée, et où dans ce moment je rentrais avec l'assurance que donne la certitude de faire le bien. Plaçant Alphonse vis-à-vis du portrait de Camille : *Osez*, lui dis-je, *refuser d'assurer un sort à son enfant ?* Alphonse voulut s'éloi-

gner ; j'appelai Anna : je lui ordonnai de m'apporter l'enfant, et la prenant dans mes bras, me rappelant la fin terrible de Camille, je m'écriai : *Malheureuse enfant ! faudra-t-il en t'aimant comme ta mère, qu'à son exemple je te dévoue aussi à la mort ? Alphonse, souvenez-vous comme elle l'invoquait à ses derniers momens ! Avez-vous oublié* QU'IL LUI PARAISSAIT MOINS CRUEL DE TUER SON ENFANT QUE DE L'ABANDONNER ? — *Dieu, grand Dieu !* reprit Alphonse, *cessez de déchirer mon âme : vous voulez m'éloigner de vous, m'enlever mon dernier bonheur ; je me soumets, ordonnez de ma vie !*

Alors j'éprouvai de nouveau toute l'horreur qu'il y aurait à me séparer de lui. Tant que son départ avait été

incertain, je n'avais vu que la nécessité de l'y décider; mais dès qu'il y fut résolu, je ne sentis plus que son éloignement.

Je n'emmenerai point ma fille, me dit Alphonse; *son jeune âge lui rendrait une longue route trop dangereuse : la rejetterez-vous aussi! M'envieriez-vous la douceur de la laisser près de vous? — Non*, lui répondis-je avec une dernière et douloureuse satisfaction; *non, confiez-la moi; elle sera ma fille, mon unique enfant.* — Alphonse la remettait dans mes bras, lorsque la porte s'ouvrit, et que je vis entrer M. de Candale, accompagné de madame d'Artigue. — *Votre enfant!* s'écria M. de Candale d'un air furieux! Il s'élança sur ces pistolets qui m'avaient causé tant d'effroi; et e perdis connaissance.

Continuation par madame d'Artigue.

» C'est à moi à vous faire le récit
» d'un malheur que j'ai causé sans
» le vouloir, et que je n'ai pu em-
» pêcher quoique je fusse présente.
» Mme. de Candale, insensible aux
» pieds de son mari, a du moins
» évité le spectacle horrible qui me
» poursuivra toujours. Mais il faut
» d'abord vous expliquer le hasard
» inconcevable qui nous a amenés
» près d'Alphonse, dont nous igno-
» rions même le séjour dans ces
» montagnes.

» Lorsque Mme. de Candale partit
» pour s'y rendre, elle me laissa

» dans le regret d'avoir causé ses
» chagrins. Je l'aimais véritablement,
» si vous consentez à nommer amitié
» un désir réel pour tout bonheur
» qui ne lui viendrait pas de M. de
» Candale. Je résolus de la rendre au
» monde et à sa fortune; de reporter
» sur moi, par ce sacrifice, l'intérêt
» que je croyais m'être dû; et enfin,
» d'effacer, par ma générosité, la
» honte que l'abandon de M. de Can-
» dale m'avait fait éprouver.

» J'attendais son retour avec im-
» patience : je savais bien qu'il me
» chercherait aussitôt après son ar-
» rivée. Il était trop habitué à me
» parler de lui pour n'avoir pas be-
» soin de moi.

» Dès qu'il parut, je le fis rougir
» de sa conduite envers sa femme;
» et me servant, pour regagner son

» amour, des fautes même que la pas-
» sion m'avait fait commettre, je lui
» avouai tous mes torts envers Emi-
» lie; je la justifiai en m'accusant; et
» je vis M. de Candale s'énorgueillir
» de mes erreurs. Si je l'eusse voulu
» dans cet instant, il revenait à moi
» pour toujours; mais ce triomphe
» n'aurait pas suffi à ma fierté; je
» consentais qu'il appartînt à Emilie,
» si c'était à moi qu'elle devait son
» retour.

» Il me serait facile de donner à
» ma conduite des motifs plus purs;
» mais je me suis jugée avant de vous
» écrire: croyez donc également et
» le bien et le mal; car je ne vous
» demande point d'éloge, et je ne
» redoute aucune haine.

» Je fis sentir à M. de Candale la
» nécessité d'aller chercher Emilie;

» je voulus l'accompagner. Lorsque » nous arrivâmes, des paysans nous » dirent qu'elle se promenait sur la » montagne. Un orage affreux nous » donnait de l'inquiétude pour elle ; » ils crurent nous rassurer en disant » qu'elle était avec Alphonse. M. de » Candale pâlit : *Je le connais cet* » *Alphonse*, me dit-il avec un re- » gard qui m'effraya. Sa jalouse va- » nité, son indomptable orgueil » commençaient à le tourmenter. Il » voulut aller trouver Emilie, à » l'heure même : je le suivis, sans » trop savoir ce que je redoutais, car » je n'avais jamais entendu nommer » Alphonse. Les paysans qui nous » avaient parlé de lui, reçurent l'or- » dre de nous conduire. Ne trou- » vant pas Emilie assez tôt au gré » de son impatience, M. de Candale » voulut être mené chez Alphonse ;

» nous y entrions lorsque Emilie
» proférait ces mots : *Mon unique*
» *enfant*. — L'éclair n'est pas plus
» prompt que le fut l'emportement
» de M. de Candale : il se saisit des
» pistolets qui étaient chez Alphonse,
» l'insulta, lui cria de se défendre ;
» tous deux tirèrent presqu'en même
» tems, et tombèrent ensemble.

» Mon premier soin fut de faire
» éloigner Emilie avant qu'elle eût
» repris connaissance. Les paysans
» qui nous avaient accompagnés la
» portèrent chez le curé. Ils coururent chercher des secours, pendant qu'Anna et moi tâchions d'arrêter le sang qu'un moment de
» réflexion aurait empêché de couler.

» Alphonse, blessé moins dangereusement que M. de Candale, le
» reconnut, se traîna près de lui, et

» chercha à justifier Emilie. Il n'y » serait point parvenu, si le curé » qui était arrivé n'eût rendu compte » à M. de Candale de la conduite de » sa femme. Aussi, avant de mou- » rir, loin de lui offrir un pardon » humiliant, M. de Candale crut » avoir des excuses à lui faire, et » me chargea de lui dire que s'il eût » vécu, il eût réparé ses torts. Il jus- » tifia Alphonse, et se reprocha cette » espèce de bouillant et faux cou- » rage, qui souvent lui avait fait » risquer sa vie, et dont il finissait » par être la victime. Il expira avant » qu'on eût eu le tems de lui ramener » Emilie.

» M^me^. de Candale ne voulut point » rentrer dans sa maison; malgré » les paroles de paix que je lui avais » portées, elle se regardait comme

la

» la cause de la mort de son mari.
» Elle resta chez le curé, se li-
» vrant à une douleur qui repoussait
» toute consolation : et si d'abord
» elle m'a reçue, c'est peut-être parce
» que ma présence, en lui rappelant
» toutes ses peines, les lui rendait
» plus sensibles.
» Obligée de fuir la société qui
» nous condamne toutes deux, quoi-
» qu'elle me rende responsable des
» fautes apparentes et du malheur
» d'Emilie, je lui consacrerai mes
» soins ; l'amitié de sa rivale prou-
» vera combien elle commande l'af-
» fection. Peut-être aussi fera-t-elle
» penser que si j'eusse été élevée avec
» d'autres principes, placée dans un
» autre monde, je serais restée digne
» d'estime ; que si du moins j'avais

» été aimée de l'homme qui a cher-
» ché à me séduire, j'aurais conservé
» toutes les vertus qui peuvent sur-
» vivre à une première faute. »

LETTRE LXXVII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Madrid, le 22 décembre 176...

Ma sœur, j'étais tombée sans connaissance à la vue de M. de Candale. En rouvrant les yeux, je me trouvai dans la maison du curé, entourée de plusieurs femmes du village, qui me plaignaient, me consolaient, sans que je susse quel nouveau malheur excitait leur pitié. Je le compris bientôt; et me précipitant hors de la maison malgré elles, je courus vers la montagne. Mme. d'Artigue vint à ma rencontre; sa vue me fit frémir; je voulus la re-

pousser : mais lorsque le curé qui la suivait m'apprit la perte que j'avais faite, je cessai d'éloigner Mme. d'Artigue. Avais-je le droit de condamner personne? moi, cause certaine, quoique innocente, de la mort de mon mari! Je restai accablée à la place où j'étais : sans savoir encore si la pitié ou la haine de Mme. d'Artigue me l'avait amenée, je m'appuyais sur elle, tant j'avais besoin d'un soutien!

Le respectable vieillard me ramena chez lui ; peu à peu il m'apprit les détails dont elle vient de vous rendre compte.

Le pardon de M. de Candale releva mon courage, excita mes regrets. Oui, je crus le perdre une seconde fois, et mes remords ne se bornèrent point aux derniers instans qui avaient

décidé de sa vie. Je reconnus toutes mes fautes : noyée dans les pleurs, je ne formais point de plaintes ni ne cherchais de consolation. Seule avec moi-même, mes douleurs augmentaient ou s'affaiblissaient en proportion des reproches ou des excuses que me présentait ma conscience.

Je savais Alphonse blessé; je n'en demandais point de nouvelles : mais lorsque son état donnait quelques lueurs d'espoir, le curé trouvait moyen d'en instruire Mme. d'Artigue, de manière à ce que je l'entendisse. Cependant il respectait mes devoirs, me les rappelait, même en accordant quelque chose à la pitié. Depuis cette funeste rencontre, il ne nomma plus Alphonse devant moi; c'était toujours *l'infortuné jeune homme, son malheureux ami*; tou-

jours une épithète à laquelle mon cœur le distinguait, jamais un nom qui pût me faire rougir. — Je bénissais ce bon vieillard, et souvent il m'échappait un regard, un geste qui trahissait ma reconnaissance.

Depuis huit jours je vivais ainsi, croyant ne penser à Alphonse que lorsque le curé venait de le quitter, et pouvait m'instruire de son état. Un soir il revint si pâle, si changé, que toutes mes craintes se réveillèrent; je m'approchai de lui en tremblant : *Mon père*, lui dis-je.... Je n'osai faire aucune question, et j'attendais sa réponse; — il soupira. — *Mon père*, m'écriai-je une seconde fois? — *Il existe encore, mais il n'a plus que quelques heures à vivre.* — Je levai les yeux au ciel; oubliant que M. de Candale, qu'Alphonse avaient

attenté à leur existence, j'osai lui reprocher une mort si cruelle, si prématurée. Hélas ! il ne devait plus y avoir de lendemain pour celui dont la jeunesse avait compté sur tant de brillantes, tant de longues années!

Dès que le curé et Mme. d'Artigue furent retirés, je sortis doucement de la maison : il n'était que minuit; la lune m'éclairait. Je savais bien que la mort de M. de Candale m'interdisait de revoir Alphonse; mais j'avais besoin d'aller pleurer près de sa demeure.

Pour sortir de chez le curé, il faut traverser le cimetière. Je sentis sous mes pieds la terre fraîchement remuée : c'était une tombe qu'on venait de couvrir. Je me mis à genoux malgré moi; et m'appuyant sur la

croix au bas de laquelle étaient écrits le nom, l'âge de la jeune paysanne qui venait de finir, et que je connaissais : *Grand Dieu !* m'écriai-je, *si jamais elle a envié mon sort, que ne peut-elle apprendre combien en ce moment j'ambitionne le sien !*

En levant les yeux, j'aperçus l'église encore tendue de noir, et couverte des armoiries de M. de Candale. Aucune plainte, aucun mot ne sortit de ma bouche. Joignant les mains et versant des larmes, je m'humiliai devant Dieu, sans même oser prier. Je succombais à ma douleur, lorsque je vis le curé, suivi de tout le village, qui sortait de l'église. Ils gagnèrent lentement le sentier qui conduit à la maison d'Alphonse. Je m'éloignai pour les laisser passer, et à une grande distance je les suivais. De tems en

tems le vent portait jusqu'à moi les dernières prières qu'ils faisaient pour les mourans.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la cabane d'Alphonse. Ce qui ne put pénétrer dans cet humble asile se mit à genoux à la porte. Et moi, bien loin d'eux, me cachant à tous les regards, je me prosternai aussi, n'osant demander qu'il me fût permis d'offrir ma vie pour sauver celle d'Alphonse, mais appelant la mort.

Lorsque les paysans se retirèrent, je ne pus les suivre. Presque inanimée, je demeurais à la place où j'étais, quand tout à coup, craignant que chaque minute que je passais ainsi ne fût la dernière accordée à Alphonse, j'osai m'approcher de sa cabane. La fenêtre en était ouverte; j'avançai bien doucement; je vis le curé près

de son lit. Le visage d'Alphonse était déjà couvert de la pâleur de la mort; je l'entendis me nommer, demander si je lui avais pardonné. — O puissance du devoir! t'ai-je assez obéie? je ne prononçai pas un mot, et un mot lui aurait porté la dernière consolation qu'il pût recevoir! — Il était agité; sa voix était forte; ses paroles promptes et sans suite. Comme je l'écoutais! — *Elle ne voudra plus de ma fille*, s'écria-t-il! *je veux, j'ordonne qu'on la mène à Eléonore*. — Bien bas je répétai : *C'est moi qui la menerai à Eléonore.* — Sa tête s'égarait...... Pardonnez, ô mon Dieu! si j'ose me rappeler que moins il lui restait d'empire sur lui-même, plus mon souvenir revenait à son esprit et à son cœur; il ne cessa plus de parler de moi.

Je succombais, je ne pouvais plus étouffer mes sanglots. Deux fois le curé avait regardé la fenêtre qui me cachait; Alphonse entendit aussi ces sanglots, et demanda qui pouvait le pleurer. — C'est sûrement Anna, répondit le vieillard. — Je précipitai, je cachai ma tête contre la terre pour ne pas crier à Alphonse que cette douleur si profonde ne pouvait venir que de moi.

Bientôt il ne me fut plus possible de le comprendre. — *Encore quelques minutes*, dit le curé à Anna, *et il aura cessé de souffrir*. — Alors, ma sœur, je ne pus résister : je m'élançai dans cette chambre; et tombant près de son lit, je pris sa main, et l'assurai de nouveau que je menerais sa fille à Eléonore. — Il rouvrit les yeux; ses esprits

déjà éteints se ranimèrent; oui, un instant je le disputai à la mort. Il me reconnut..... me remercia..... me bénit; et je ne sais si en me voyant il ne prononça pas le mot de bonheur. Il retomba sur son lit, expira; et même après sa mort, sa figure conserva l'impression consolante que ma présence y avait fait naître.

Que vous dirai-je, ma sœur? Depuis cet instant je ne sais rien de ce qui m'est arrivé. Seulement je me rappelle que j'étais douce, tranquille tant qu'on laissait Angelina près de moi; mais que si pour une minute on voulait l'en éloigner, j'éprouvais toutes les horreurs du désespoir.

Mme. d'Artigue ne m'a point quittée ; sa présence ne me causait ni peine , ni consolation ; tout m'était indifférent hors Angelina. Il y a

deux mois que le curé me rappela qu'il fallait la conduire à Eléonore. Les volontés d'Alphonse m'étaient sacrées, et je pouvais m'y soumettre lorsqu'il n'était plus. J'allai donc à Madrid, et je parvins à découvrir la retraite de cette généreuse amie. Le curé se chargea de lui apprendre la mort d'Alphonse et mes malheurs; elle y parut sensible et permit que je restasse dans son couvent. Mais ma sœur, quelle différence de ses sentimens aux miens! Eléonore consent avec peine à parler d'Alphonse; elle cherche à l'oublier! et moi, s'il me fallait perdre son souvenir, je ne voudrais pas de la vie.

Emilie, sans prononcer de vœux, s'enferma dans le couvent d'Eléonore.

A dix-huit ans elle renonça au monde, se consacra à l'éducation d'Angelina, et trouva une secrète et dernière satisfaction à lui faire chérir un père qu'elle n'avait point connu.

Le duc d'Al*** traîne une longue et solitaire vieillesse, d'autant plus infortunée, qu'il s'en prend à lui-même de la mort de son fils.

M^{me}. d'Artigue n'osant point retourner en France, où on l'accuse de la mort de M. de Candale et des malheurs de sa femme, se fatigue dans de grands et inutiles voyages, d'où elle revient toujours vers la retraite d'Emilie, qui la reçoit avec douceur, mais ne peut ni lui inspirer le goût de la solitude, ni la dédommager des illusions du monde.

La mère de Camille étant morte très-peu de jours après le départ de

sa fille, don Louis alla cacher sa vieillesse dans une retraite inaccessible aux hommes; reconnaissant que sa désobéissance aux ordres de son père ne lui laissait pas le droit de se plaindre de sa fille, ni d'oser condamner une faute dont il lui avait donné l'exemple.

Le bon curé a fini ses jours près d'Emilie : souvent il lui parlait de ses malheurs, pour qu'elle préservât Angelina des mêmes fautes.

Si cet enfant intéresse quelques âmes sensibles, nous pourrons leur apprendre le sort de celle qui, même avant de naître, semblait destinée au malheur.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

PQ
2429
S62
1805
t.3

Souza Botelho Mourão e
Vasconcellos, Adélaide Marie
Émilie (Filleul)
Emilie et Alphonse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY